HISTORIA magazine

Hebdomadaire paraissant le lundi - n° 381 - France 3,50 F
Belgique 35 FB/Suisse 3,50 FS - UNE PUBLICATION TALLANDIER



LA GUERRE D'ALGÉRIE

L'ALGÉRIE ÉTAIT ALORS EN GUERRE...

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les lundis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*

Directeur : *Yves Courrière*
Rédaction : *J. Fontugne*, *C. Meyer*, *J. Kohlmann*, *Ph. Masson*, *Liliane Crété*
Chef service photo : *François Wittmann*
Directeur des publications Historia : *Christian Melchior-Bonnet*
Administration : *Christian Clerc*
Maquettiste : *Claude Rebélo*
Dessinateur : *John Batchelor*
Fabrication : *Roger Brimeur*
Secrétariat de la rédaction : *Brigitte Le Pelley Fonteny*
Directeur de la promotion : *Jacques Jourquin*
Assistantes : *Chantal de Pinsun*, *Françoise Rose*
Relations publiques : *Claude Bénédick*
Services des Ventes : *Georges Darmon*

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
170 bis, bd du Montparnasse, 75680 PARIS Cedex 14.
Tél. 325-11-82. Télex 21311. Publio Réf. 581.
Prix de vente au numéro : France, 3,50 F. – Belgique, 35 FB. Suisse, 3,50 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE : 61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89. CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE : S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin, B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29. CCP BRUXELLES 1882-34.

Tarif :
16 numéros : 373 à 403
45 FF - 45 FB - 45 FS - Autres pays : 45 FF.

RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection. Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.



Au nord de l'Aurès, le berger veille sur son troupeau. Peu de ressources, une population clairsemée, un semi-désert.

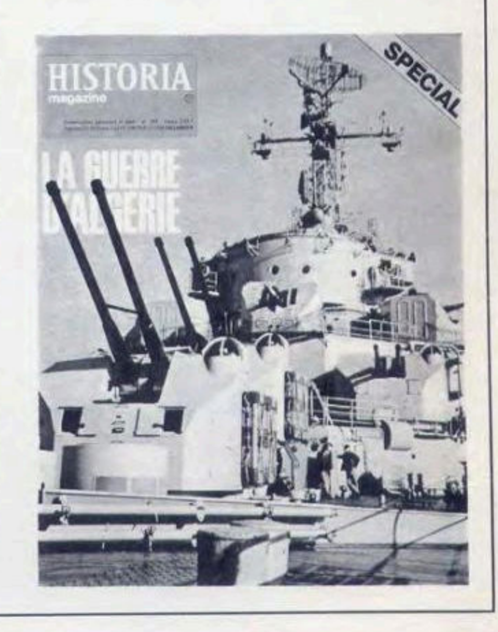
PROCHAIN NUMÉRO : LA MARINE EN ALGÉRIE

● Marine nationale Algérie
La marine dispose, à Mers el-Kébir, d'une base atomique et d'un des meilleurs points stratégiques en Méditerranée. Mais rien ne la prédestinait à intervenir à terre contre les insurgés algériens. Toutefois, les commandos qui s'illustrèrent au cours de la seconde guerre mondiale et en Indochine vont donner une fois de plus la preuve de leurs possibilités opérationnelles.

● La D.B.F.M.
Une demi-brigade forte de trois mille hommes, avec ses appareils d'observation, ses marins-cavaliers, et même son peloton cynophile... Les fusiliers marins crapahutent dans le djebel aux côtés des paras et des légionnaires, montent la garde sur « le barrage », ouvrent des écoles de mousses et des centres de formation agricole, construisent des routes.

● A la chasse aux contrebandiers
Interdire 1 500 kilomètres de côtes aux trafiquants d'armes à l'imagination fertile : une mission qui exige une vigilance jamais en défaut. La « Surmar » mobilise une étonnante collection de bâtiments, des lamparos aux escorteurs d'escadre, et ses chasseurs de l'aéronavale. Mais la dernière page de « Marine-Algérie » s'achève.

● Navires et avions
Onze dessins de bâtiments de la flotte, d'avions et d'hélicoptères de l'aéronavale figurent à l'iconographie de ce numéro spécial. Ils apportent un élément technique qui vient illustrer et compléter une présentation du rôle joué par la marine dans les opérations en Algérie. Nombre de ces dessins concernent d'ailleurs un matériel d'ores et déjà périmé ou réformé.



Sahara : les seigneurs du désert

Sommaire Historia magazine spécial n° 381

Couverture : Lajoux/Rapho

P. Tetrel

ALGER SE TOURNE VERS SON PASSÉ

Ci-dessus : dunes de sable ridées par le vent, nomade et méhari se profilant sur le ciel bleu. Une image classique du Sahara qui fit rêver des milliers de jeunes officiers avant d'être confisquée par les touristes.
Ci-dessous : Alger, le port avec, au premier plan, l'Amirauté qui fut jadis Bordj-el-Fanar, le château du phare. Une Algérie regardant vers la mer.



Baron

▶ ALGER SE TOURNE...

la Casbah, témoignage vivant du vieil Alger

A L'HEURE où l'Algérie figure encore au rang des provinces françaises, il est une règle d'or que les initiés ne cessent de répéter. Pour aborder le rivage méridional de la Méditerranée, la véritable porte d'entrée reste Alger lui-même et, malgré les commodités offertes par l'avion, le meilleur moyen de transport est encore le bateau.

De fait, par une éclatante matinée, l'arrivée constitue un spectacle inoubliable. Le paquebot longe d'abord la côte, une côte âpre, élevée, inhospitalière, quelque peu inquiétante. Bientôt, Alger se démasque, se dévoile progressivement aux voyageurs fascinés et silencieux : Notre-Dame d'Afrique, Bab-el-Oued, l'Amirauté...

Le « repaire » des Barbaresques

Tandis que la rumeur de la ville s'enfle progressivement, c'est le magnifique spectacle de l'amphithéâtre de pierre d'Alger la Blanche, de cette ville de gradins, de terrasses qui, par ondes successives, dévale vers le rivage et se termine brusquement par un splendide balcon qui domine le front de mer. Lentement, silencieusement, le paquebot pénètre dans le port, accoste et c'est le premier contact avec l'Algérie.

Pour comprendre Alger, percer le mystère de cette ville chargée d'histoire, l'étranger devra s'arracher à l'activité fiévreuse de ce boulevard du Front de mer qui surplombe le port, même si c'est là, le soir, au crépuscule, que nombre d'Algérois viennent déambuler et goûter la brise qui souffle du large. Le touriste devra se rendre un peu plus au nord et gagner la place du Gouvernement, le premier centre de la colonisation française au milieu du XIXe siècle. Pour les vieux Algérois, cette place a un autre nom : la place du Cheval. S'y dresse, en effet, la statue équestre du duc d'Orléans qui tourne intentionnellement le dos à la mer...

Coll. particulière

La place du Gouvernement n'en constitue pas moins un étonnant carrefour de l'Histoire. Dans un rayon de quelques centaines de mètres, on trouve, en effet, les monuments, les édifices qui évoquent un passé prestigieux. Certes, du comptoir phénicien, de la modeste colonie romaine Icosium, il ne reste rien, pas la moindre trace, pas plus que de l'invasion vandale ou de l'éphémère reconquête byzantine. Dans ces conditions, la grande mosquée, la Djemaa-el-Kébir, qui occupe le côté oriental de la place, est riche de signification. Si le minaret date du XIVe siècle et le portique à colonnes de 1837, l'ensemble remonte au XIe siècle et, à bien des égards, rappelle la grande mosquée de Cordoue.

Quelle que soit son austérité intérieure, la grande mosquée est le plus vieux monument d'Alger et consacre, à sa manière, la seconde création de la ville à la fin du Xe siècle par le chef berbère Bologhin, qui

Dalmas



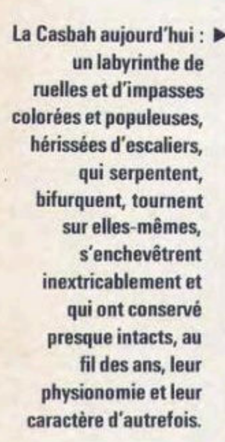
Le luxueux hôtel Aletti, point de chute idéal pour hommes d'affaires et touristes fortunés.

D. Leternier



Ci-dessus : marché à Alger. *A droite :* Bab-el-Oued, populeux et pittoresque.

◄ Une vue d'Alger au temps de la conquête : ruelles tortueuses, bruyantes, où tous les corps de métier voisinent : barbiers, savetiers, marchands de sucreries, etc. De leurs échoppes minuscules, les commerçants interpellent les passants, vantant à qui mieux mieux la qualité de leurs articles.



La Casbah aujourd'hui : ► un labyrinthe de ruelles et d'impasses colorées et populeuses, hérissées d'escaliers, qui serpentent, bifurquent, tournent sur elles-mêmes, s'enchevêtrent inextricablement et qui ont conservé presque intacts, au fil des ans, leur physionomie et leur caractère d'autrefois.



J.-L. Normand

se trouvait alors sous la suzeraineté du calife ziride de Kairouan. Fondation réussie, à en croire les témoignages de l'époque qui parlent d'une « ville très peuplée, dont le commerce est florissant, les bazars très fréquentés et les fabriques bien approvisionnées ». Quelles que soient les vicissitudes politiques de l'Islam au Maghreb, l'impulsion est alors donnée et l'arrivée de 6 000 morisques chassés d'Europe au début du XVIIe siècle, contribue à l'essor d'une ville, ou mieux d'un port qui ne tarde pas à acquérir une réputation universelle dans un domaine bien particulier, celui de la piraterie.

A quelques pas de la place du Cheval, il est, en effet, un haut lieu de l'Histoire. La vieille darse bien tranquille de l'Amirauté, où se balancent les frêles embarcations de plaisance, n'est autre que l'ancien port de ces Barbaresques qui firent trembler la Méditerranée. Le Bordj-el-Fanar, le château du phare, domine les installations édifiées par Kheir ed-Din « Barberousse » sur les quatre célèbres îlots « El-Djezaïr », qui ont donné leur nom à Alger. Ainsi, c'est là que se trouvait le fameux « repaire » des Barbaresques. C'est de là que sont parties nombre de fructueuses expéditions, à l'origine d'un commerce florissant et du plus grand marché d'esclaves de la Méditerranée. Jusqu'en 1830, Espagnols, Hollandais, Anglais, Français se sont cassé les dents sur le bastion malgré des bombardements en règle ou de véritables expéditions comme celle menée par Pedro Navarro qui aboutit à la création éphémère du Peñon, ou encore celle conduite par Charles Quint en personne et qui se solda par un terrible désastre.

De la domination turque, et à deux pas encore de la place du Gouvernement, on trouve un autre monument, la Djemaa-ed-Djedid, la mosquée neuve, ou encore la mosquée de la pêcherie, due à la piété des janissaires. Mais le plus important n'est pas là. La Casbah reste le témoignage vivant du vieil Alger et ce n'est pas sans appréhension que le touriste s'aventure dans cette ville plantée au cœur de la ville. C'est là qu'il prend son premier contact avec l'Orient.

Anisette et cacahuètes

Cent trente ans après la conquête, la Casbah reste l'image typique de la cité de l'Islam. Une humanité grouillante, un lacis de ruelles, d'escaliers, d'impasses, où les voitures n'ont pas accès et parcourus par un mouvement incessant d'ânes, de mulets chargés de couffins.

Mais, en réalité, la Casbah n'est plus que l'ombre d'elle-même. Au fil des ans, la ville fortifiée, qui plonge par saccades vers la mer, a été rongée, amputée, mutilée par les quartiers d'habitation européens. Les murailles ont disparu, l'ancien quartier de la marine n'est plus. Le fameux Badistan, le marché aux esclaves où Cervantès, puis Regnard furent captifs, a subi lui aussi le même sort. De la vieille ville turque, seul un quadrilatère résiste encore.

Il est cependant, dans le vieil Alger, des lieux d'une grande puissance d'évocation. C'est au cimetière d'El-Kettar ou à celui de Sidi-Abderrahmane que l'on discerne le mieux le sens de la mort telle que la conçoit l'Islam. A l'ombre des eucalyptus, les tombes, d'une rare simplicité, sont à demi enfouies dans l'herbe, les fleurs, les aloès. Le palais d'Été de Mustapha est d'une autre nature. Cette fastueuse résidence est à la mesure de ces « grands seigneurs » qui dominèrent Alger pendant trois siècles.

En tout cas, la place du Gouvernement n'est pas seulement au cœur de la vieille cité musulmane, elle est également au centre de la première ville européenne, construite hélas ! selon l'urbanisme en vigueur sous la monarchie de Juillet.

Avec le temps, ce quartier original a ►

P. Habans/Paris-Match







Baron

Lemaire Ducarré

par son langage des plu

fini par acquérir un charme désuet et il reste le symbole de la volonté d'alors de faire d'Alger une ville typiquement française. Mais un siècle plus tard, il offre un autre intérêt, celui de souligner, de mettre en relief l'étonnant brassage qui a conduit à l'apparition d'une population française de cœur, de sentiments, mais foncièrement originale. C'est à Bab-el-Oued, au nord de la ville primitive, que l'on constate le mieux les effets de ce *melting pot* algérien qui a conduit à la fusion des éléments « étrangers », à une seule exception près, celle des musulmans. Toute l'aventure

◄ ***Ci-contre, en haut :*** **le boulevard Carnot, bordé d'arcades, d'où l'on a une vue superbe sur la baie d'Alger.** ***Ci-contre, en bas :*** **vers Bab-el-Oued, quartier coloré où l'on parle le « pataouète », langage fleuri d'expressions pittoresques, où l'on a ses lois et ses coutumes...**

ethnique de l'Algérie nouvelle se trouve condensée là : brassage d'un côté, juxtaposition de l'autre.

De fait, Bab-el-Oued résume, à bien des égards, la colonisation. Dans ce premier quartier européen, il y a, bien sûr, des Français, des israélites, des Italiens, mais le fond, la tonalité, est donnée par les Andalous et les Mahonnais. Un je ne sais quoi d'Espagnol mâtiné d'Italien et d'un peu d'Arabe, a-t-on dit. Il en résulte un langage des plus pittoresques, d'une rare richesse en invectives et un type d'homme original, mélange de voyou et de gavroche, le *Cagayous*, popularisé au début du siècle par le journaliste Auguste Robinet, dit Musette.

Bab-el-Oued a indiscutablement marqué Alger, ne serait-ce que par une cuisine d'inspiration ibérique, avec le riz à la valencienne, la soubressade, ou le « pain espagnol ». Ses habitants manifestent encore une dévotion typiquement méditerranéenne et le mysticisme n'exclut pas d'innombrables superstitions. Le pèlerinage à Notre-Dame d'Afrique est de rigueur et nombre de fidèles effectuent la route pieds nus.

Il est temps de quitter maintenant ce vieux noyau historique et humain d'Alger. Au milieu du XXe siècle, il y a déjà fort longtemps que la place du Gouvernement ne constitue plus le cœur de la capitale de l'Algérie. En un siècle, le centre n'a cessé de se déplacer vers le sud, au gré de la croissance de la ville et du développement du port. En 1914, c'est le square Aristide-Briand qui constitue le point d'attraction principal, à la hauteur de la gare et du nouveau port. Les urbanistes ont achevé les grands boulevards du front de mer. On

◄ **La rue Michelet, qui traverse une partie d'Alger : rue commerçante, très animée, aux élégants magasins, où se croisent passants affairés et promeneurs tranquilles, car à Alger, la promenade est une tradition.**

« fait les arcades » de la rue Bab-Azoun et bientôt de la rue d'Isly. Alger s'enorgueillit alors de grands monuments : l'Opéra, l'hôtel de ville, le « Palais-Bourbon », qui n'est autre que le siège de l'Assemblée algérienne.

Encore quelques lustres et le centre effectue un nouveau bond. Le boulevard Sadi-Carnot, la rue Michelet, le boulevard Saint-Saëns constituent de nouvelles artères avec de larges trottoirs bordés de magasins. La circulation y est intense, à sens unique, sauf pour les trolleybus, ce qui ne va pas sans quelques inconvénients pour les non avertis. En fait, le quartier des Facultés et surtout le boulevard Laferrière se trouvent maintenant au cœur de la ville.

Percé à l'emplacement des anciennes fortifications, le boulevard coupe la ville européenne en deux. De ses escaliers monumentaux, le coup d'œil est splendide sur le port, sur la baie. Depuis le front de mer, l'ensemble monumental est scandé par la grande poste, de style néo-mauresque, le plateau des Glières, le monument aux morts, enfin les bâtiments imposants du Gouvernement général. Théâtre de toutes les grandes manifestations politiques, le boulevard est le rendez-vous des Algérois, le soir, à la sortie des bureaux. Sur les terrasses de café, on savoure l'anisette en croquant des cacahuètes.

Une armée de captifs chrétiens

Au-delà de ce noyau moderne, débordant d'activité, la ville continue encore vers le sud sur plusieurs kilomètres; elle dépasse le populeux Belcourt et on se trouve bientôt au monumental Jardin d'essai, véritable musée botanique de toutes les espèces subtropicales venues du Mexique, des Antilles, du Brésil ou d'Australie. Il y a là un ensemble incomparable, comme l'atteste Gide dans *les Nourritures terrestres*. En fait, cette partie de la ville apparaît plus ouverte, plus aérée, du moins sur les collines : villas noyées dans la verdure, palais, musées entourés de parcs et de jardins. Au hasard, notons le palais d'Été, ancienne résidence du gouverneur général, le Bardo, une des plus éclatantes réussites de l'art oriental des jardins, le musée des Beaux-Arts, riche en « orientalistes », le musée Stéphane-Gsell, consacré à l'art romain et musulman.

Si l'on revient sur la côte, on peut encore pousser jusqu'au cap Matifou, le long d'un littoral bas, sablonneux, parsemé d'usines, de villas, de cabanons et de plages. Du cap lui-même, la vue est splendide sur toute la baie, à la mesure de celle que l'on trouve de l'autre côté, à Saint-Eugène. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que c'est au cap Matifou que dut rembarquer, en 1541, Charles Quint après son expédition manquée.

Mais Alger ne se limite pas à une étroite frange urbaine le long de la côte, dont la croissance du nord au sud se serait effectuée conformément au développement du port. Depuis 1950 environ, une véritable fièvre de construction sévit et une seconde ville enveloppe, surplombe la première. Dominant la baie et les anciens quartiers, des buildings de vingt étages montent à l'assaut des pentes, des ensembles résidentiels couronnent les hauteurs. Parmi les réalisations les plus spectaculaires, qui reflètent une notion nouvelle d'urbanisme, une volonté d'associer le présent et le passé, on peut noter Climat-de-France qui s'étale sur 30 hectares, Diar-el-Mahçoul, Diar-es-Saada, les lotissements du Telemly. Mais ces ensembles, notamment les nouvelles « cités de recasement », ne peuvent éliminer la lèpre de ces bidonvilles qui trahissent une immigration sauvage, difficilement contrôlable.

De fait, les problèmes ne manquent pas à Alger. Certes, la ville a tous les attributs d'une grande métropole conçue à l'échelle de l'Algérie, « capitale » de l'Afrique du Nord, chef-lieu du département et siège du Gouvernement général : cour d'appel, préfecture, université, région militaire, archevêché... Alger n'est cependant pas une ville uniquement « tertiaire ». La fonction portuaire est essentielle. Si le port vit de l'Algérie, Alger vit du port et toute crise, tout ralentissement de l'activité maritime s'est toujours traduit par un freinage, voire un arrêt dans le développement de la ville. L'industrie n'est pas absente non plus, même s'il s'agit surtout d'industries légères, de transformation : alimentation, confection, mécanique... Il n'en reste pas moins que le problème clé d'Alger est un accroissement trop rapide, qui ne répond pas aux possibilités d'emploi. Outre le chômage, ce développement incontrôlable a encore une autre conséquence. Depuis que la ville a franchi le cap des 500 000 habitants, la communauté musulmane s'y trouve en majorité. C'est là le reflet d'un exode rural d'une ampleur singulière, qui procède lui-même d'une démographie galopante et qui est à la source d'un des déséquilibres économiques les plus sérieux du pays.

En attendant, Alger n'en constitue pas moins un des points d'ancrage les plus solides de la présence française et la ville se trouve entourée d'une région profondément humanisée, où la colonisation a plongé des racines, en apparence définitives. Le petit massif du Sahel, qui va de Cherchell à Alger, constitue bel et bien un morceau de campagne française implanté en Afrique. Dans un cadre de collines aux molles ondulations, on retrouve le semis de villages dont les maisons sont étroitement rassemblées autour de l'église. Tout un monde de petits cultivateurs se consacre à la culture du blé, de la vigne et surtout des arbres fruitiers, des fleurs et des légumes. On est loin de l'époque où le Sahel, couvert de palmiers nains, ne connaissait que quelques grands domaines barbaresques travaillés par une armée de captifs chrétiens décimée par le paludisme.

Le littoral lui-même ne détonne pas. La « Côte de Turquoise », avec ses petits ports de pêche, rappelle encore la France. Les traditions y sont identiques, même si les pêcheurs sont venus des quatre coins de la Méditerranée. N'est-il pas sympto-▶



Hardouin/A.A.A. photo

◀ Le vin : une des richesses de l'Algérie. Le vignoble algérien est une création des colons. L'Oranie est la principale région productrice et ses vins, riches en alcool, sont recherchés pour le coupage. Mais les vins des coteaux du Sahel algérois ont acquis une grande réputation et sont très demandés en métropole. Dans la plaine de la Mitidja, également, se trouvent de riches vignobles dus au courage, à la patience, à la ténacité des colons. (Photo :) pressurage des grappes de raisin.



Melet/Paris-Match

◄ **Marché à Alger : des pyramides de pastèques, de cerises, de tomates, de poivrons, de raisins aux grains énormes, de figues juteuses... On y marchande avec les maraîchers. Pour le plaisir. Et parce que c'est la tradition.**

la Mitidja, symbole du courage des colons

matique de constater que Chiffalo est le troisième du nom, le premier se trouvant en Sicile et le dernier quelque part aux États-Unis?

Mais, dans l'Algérois, la région reine, celle dont le nom est le plus chargé d'évocation, c'est la Mitidja. Une éclatante réussite ne peut, en effet, faire oublier une terrible épopée. N'a-t-il pas fallu près d'un siècle d'efforts pour triompher d'une plaine basse, marécageuse, infestée de moustiques, où régnait la malaria, la « mort jaune »?

Les modestes pierres tombales des petits cimetières rappellent encore les combats incessants qu'il avait fallu mener contre les « pillards », les terribles cavaliers hadjoutes, qui considéraient la Mitidja comme un terrain de parcours idéal pour leurs troupeaux. Si les murailles et les fossés ont disparu, les plans des villages, géométriques, à damier, rappellent le souvenir de cette période d'insécurité où les hommes se formaient en milice défensive. Depuis, que ce soit à Boufarik, à Réghaïa ou à Ménerville, les petites places sont ornées de platanes majestueux et on s'y retrouve le soir, à l'heure de l'apéritif, comme dans n'importe quel village du Languedoc ou de Provence.

Dans la geste de la Mitidja, il faut encore tenir compte des erreurs. Au lendemain de l'occupation d'Alger, on crut que la nouvelle colonie pourrait remplacer Saint-Domingue. Et de tenter, au mépris du climat, la canne à sucre, le café, l'indigo ou le coton... C'est finalement avec la crise du phylloxéra, en 1880, en métropole, que la chance sourit. Dès lors, la plaine devient une mer de vignes avant que les cultures arbustives, celles des agrumes, ne fassent leur apparition.

La Mitidja n'en reste pas moins un symbole du courage, de la patience et de la ténacité des colons. Mais en un siècle, ces colons ont subi une singulière mutation. A la tête des grands domaines, ils constituent une véritable institution, ou du moins une forte entité sociale. Audacieux, épris de techniques, ils aiment le luxe et ne dédaignent pas le faste. Il ne s'agit plus de paysans mais d'industriels de la terre.

La colonisation intensive ne se limite pas au Sahel et à la Mitidja. Elle déborde l'Atlas blidéen et, au-delà de Médéa, recouvre les hautes plaines du Titteri. Il ne s'agit plus de cultures maraîchères ni d'agrumes. Si on retrouve la vigne, c'est le blé qui tend à l'emporter. Sur d'immenses superficies, il y a là une agriculture à l'américaine où les moissonneuses-batteuses tendent à remplacer les armées de journaliers à l'heure de la moisson. Ce sont les « quarante-huitards » déportés à la suite des terribles journées de juin 1848 qui sont à l'origine de cette prise de possession. Arrivés la rage au cœur, dans le plus grand dénuement, avec une allocation de deux sous par jour, ils ont réalisé un miracle et ils ont fondé Damiette, Lodi, Ben-Chicao et bien d'autres villages. **H**

Dimka Swetchine

Diar-es-Saada, la « cité du bonheur », un des ensembles radieux construits par Fernand Pouillon en 1956. Elle groupe sept cent vingt-cinq logements modernes complètement équipés avec locaux commerciaux. ►

VOYAGE EN NUMIDIE


Lemaire

Dès le mois d'avril, le dimanche et les jours de fête, tout Alger fuyait la ville et se précipitait vers les plages. Dès le matin, c'était le grand exode. On s'y rendait en auto, à moto, à vélo, en bus... Il y régnait une ambiance joyeuse et bon enfant. On y vendait des brochettes et de la barbe à papa et une odeur de merguez emplissait les narines. On se dorait au soleil, on plongeait, nageait, barbotait indéfiniment dans l'eau fraîche. C'était la fête pour tous...

Au Titteri, on se trouve aux portes de cette Algérie orientale, bien différente de l'Algérois. Il s'agit là d'un autre monde, rude, âpre, quelque peu inquiétant et qui n'obéit pas au tableau encourageant offert par les manuels scolaires. On retrouve, pour commencer, les traits fondamentaux de cette Algérie cadenassée, cloisonnée par le relief, avec deux grandes chaînes de montagnes parallèles qui s'allongent d'ouest en est sur plus de 1 350 kilomètres. L'Algérie participe, en effet, à ce Maghreb, à cette « Ile du Couchant », à ce bloc de hautes terres d'une altitude moyenne de 900 mètres, confiné, isolé entre la Méditerranée et le Sahara, entre l'eau et le désert.

Au nord, tout le long de la côte, il y a tout d'abord l'Atlas tellien, composé de blocs montagneux, de solides bastions comme le Dahra, l'Ouarsenis, le Djurdjura, la Kabylie, l'Edough. Au sud, l'Atlas saharien, avec les monts des Ksour, le djebel Amour, les Ouled-Naïl, l'Aurès, les Nemencha. Entre ces deux alignements montagneux dont les altitudes ne dépassent guère 2 000-2 300 mètres, on découvre de vastes horizons tabulaires, brûlés par le soleil. Ce sont les hauts plateaux ou, mieux, les hautes plaines, puisqu'il s'agit de plaines de comblement, résultat d'un alluvionnement intense. Une seule différence notable entre l'est et l'ouest de l'Algérie : dans la partie orientale, les massifs ont tendance à se rapprocher et à limiter le développement des hautes plaines.

Tout ce bloc de hautes terres est soumis ▶

des singes avides de friandises dans les gorges de la Chiffa

à un climat dur, dominateur, qui tranche avec celui du littoral. Sur la côte, on a affaire à un climat méditerranéen fortement marqué par la mer : lourde chaleur de l'été, douceur de l'hiver; précipitation abondante des saisons intermédiaires, en particulier sur les reliefs orientés au nord-ouest. Dans l'intérieur, règne un climat assez rigoureux d'influence continentale : étés torrides, où la sécheresse de l'air et la fraîcheur des nuits permettent cependant de supporter des températures de 35 à 40 °C; hivers rudes, où le gel, la neige n'ont rien d'anormal. En janvier, la moyenne de Sétif est de + 4 °C contre 12 à Alger, où l'on peut se passer de chauffage. En montagne, les routes sont bloquées de longues semaines par une épaisse couche de neige. Le même phénomène peut se produire sur les hautes plaines. Les précipitations n'en sont pas moins d'une belle irrégularité. D'une année à l'autre, on peut enregistrer des variations du simple au double, voire du simple au triple!

Des steppes d'alfa et d'armoise

Le relief, le climat, commandent naturellement la végétation. On distingue tout d'abord le tell, en fait toutes les régions où les précipitations sont suffisantes pour permettre l'agriculture, les céréales en particulier, sans irrigation. Dans l'ensemble, le tell recouvre les plaines côtières, les chaînes littorales et mord sur les hautes plaines, surtout à l'est. En gros, ce sont les régions qui reçoivent plus de 400 mm. Dès que le pluviomètre s'abaisse, les grandes étendues planes de l'intérieur ne sont plus recouvertes que d'un tapis végétal discontinu; c'est la steppe d'alfa et d'armoise.

Quant à la forêt, elle n'apparaît que dans les massifs montagneux, à partir de 500 ou 600 mètres. Dans l'Atlas saharien, l'Aurès, elle se cantonne sur les versants exposés au nord. Forêt claire, au demeurant, avec association de pins d'Alep, de thuyas, de genévriers. L'Atlas tellien est mieux partagé. Le chêne vert domine sur les sols calcaires, le chêne-liège sur les sols siliceux, dans l'Est en particulier, en Kabylie, dans l'Edough. Enfin, sur les hauts sommets, on retrouve encore quelques peuplements de cèdres que l'on s'efforce soigneusement de préserver, dans le Djurdjura notamment.

Si la forêt recule sous la pression des cultures et de l'élevage au profit de la brousse et de la steppe, force est de constater que nombre d'espèces végétales, à l'exception de l'alfa et du chêne-liège,

Roger-Viollet

◀ Sétif : les ruines romaines du jardin d'Orléans. Transformée en provinces par Caligula en 40 apr. J.-C., l'Algérie connut la prospérité jusqu'à l'invasion des Vandales. Des centres urbains furent créés et les campagnes se couvrirent de fermes et de villages. Dans certaines régions, on rencontre à chaque pas des vestiges de l'Antiquité.

La Kabylie, une des régions les plus pittoresques d'Algérie, tant par ses paysages variés que par ses coutumes. Ici, la propriété collective est inconnue et la propriété individuelle est si morcelée que parfois, le terrain est à l'un et l'arbre à l'autre. Il arrive même qu'un arbre appartienne à plusieurs, chacun possédant une ou deux branches... ▶



◀ « Café maure » en Kabylie. Aux beaux jours, on s'installe sur le trottoir... et ce sont des bavardages interminables autour d'un verre de thé à la menthe. Région à forte densité de population, la Kabylie fournit le gros des effectifs de l'émigration et les mandats envoyés chaque mois font vivre la famille restée au pays.

Ph. J.-P. Charbonnier/Réalités

n'ont rien d'autochtone. L'Algérie, comme tout le Maghreb, est la terre des acclimatations réussies. Les eucalyptus, si fréquents le long des routes, sont originaires d'Australie. Les aloès, les agaves, viennent d'Amérique. Il en est de même des cactus, surtout, que l'on ne connaît plus que sous le nom de figuier de Barbarie, ou, mieux, de Berbérie, tant la naturalisation a été parfaite.

En définitive, relief, climat, végétation se conjuguent, en particulier dans l'Algérie orientale, pour donner de splendides paysages qui figurent en bonne place dans les circuits touristiques de rigueur. C'est ainsi qu'en Grande Kabylie, la route des crêtes édifiée par l'armée de Tizi-Ouzou à Michelet par Fort-National, réserve de splendides panoramas. Une route touristique permet encore d'atteindre le cœur du Djurdjura et ses forêts de cèdres à Tikjada, à 1 475 mètres d'altitude. Il y a d'ailleurs là une station moderne de ski.

La présence de la mer constitue un autre atout. La grande attraction de la Petite Kabylie est ainsi constituée par la fameuse

Technor/Bloch-Lainé



Jactel

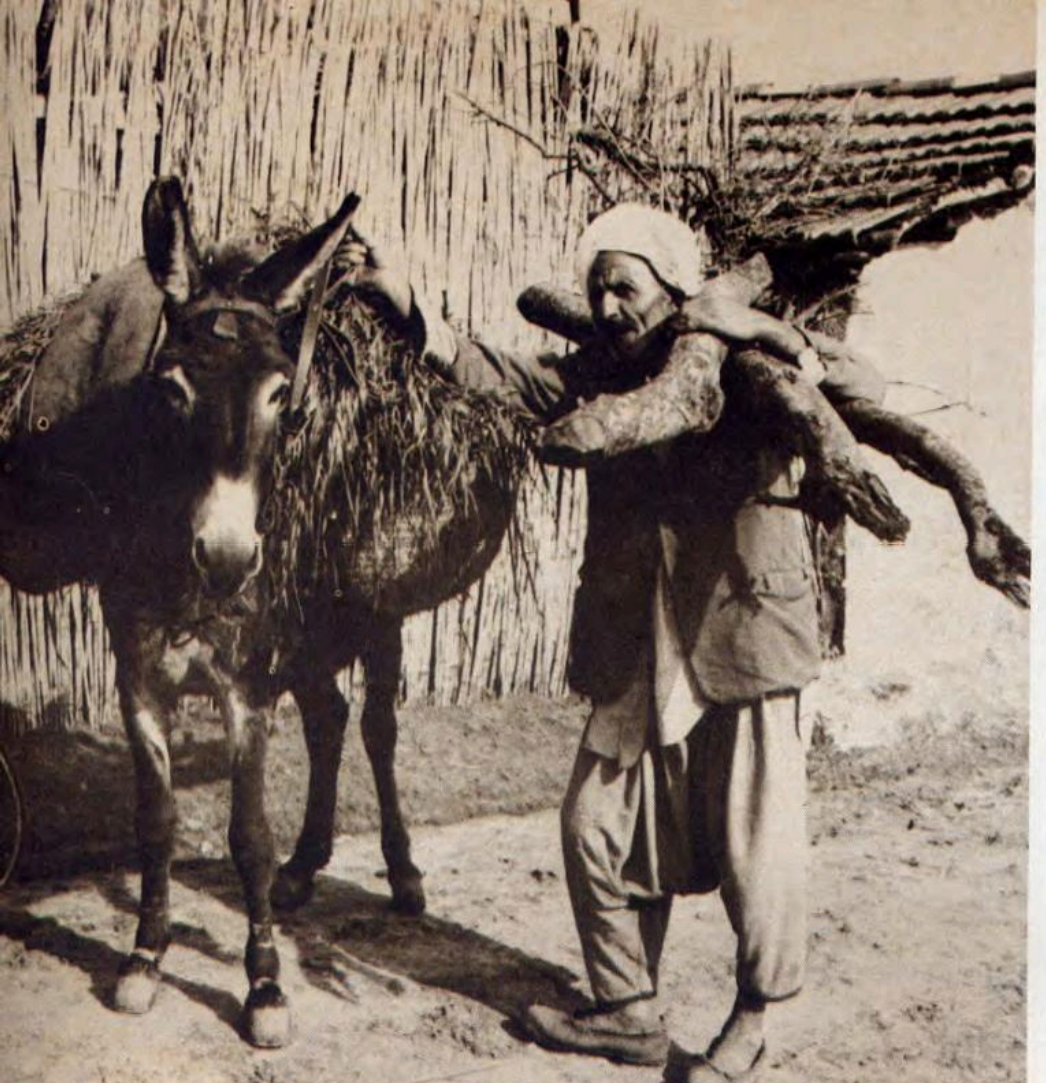
***A gauche :* la masse imposante de la chaîne du Djurdjura, dominant toutes les vallées. Elle donne à la Kabylie son véritable cachet. Ses crêtes altières et tourmentées, d'une altitude moyenne de 2 000 mètres, sont encore couvertes de neige jusqu'au mois de juin souvent. *A droite :* la gare d'Oued-Sly-Malakoff, charmante petite ville à 220 kilomètres environ d'Orléansville.**



Marguerite Sy

corniche qui va de Bougie à Djidjelli. C'est la « Côte de Saphir » avec les falaises monumentales de Souk-et-Tenine. Au passage, au-delà de Ziama-Mansouriah, s'impose la visite de la « grotte merveilleuse » où l'éclairage électrique fait scintiller stalactites et stalagmites. De Ziama-Mansouriah, on découvre tout le golfe de Bougie jusqu'au cap Carbon. Les particularités du relief et les fantaisies pluviométriques expliquent encore le tracé capricieux des oueds qui semblent parfois franchir les chaînons montagneux par des défilés étroits, encaissés, comme taillés à coups de sabre. Parmi les défilés les plus célèbres, notons les gorges de la Chiffa, entre Blida et Médéa, avec ses populations de singes qui viennent quémander des friandises aux touristes. Notons encore les gorges des Beni-Arran, près de Palestro, les Portes-de-Fer, Chabet-el-Akra, El-Kantara, naturellement. Mais il est encore une autre particularité hydrographique. Nombre d'oueds des hautes plaines ne peuvent atteindre la mer et se perdent dans des bassins fermés où ils donnent naissance à des chotts : immenses flaques d'eau l'hiver, croûte de sel pendant l'été. Avec un peu de chance, le touriste pourra être témoin d'un phénomène de mirage.

Mais c'est probablement sur le plan humain que l'Est algérien affirme sa personnalité. Le premier phénomène qui retient l'attention c'est l'ampleur de la présence romaine en terre algérienne, attestée par des ruines innombrables et souvent grandioses. Non pas que Rome ait été la première puissance étrangère à imposer sa marque, mais des



Tipasa, Lambèse, Timgad

◄ Les villages kabyles, comme ceux de Haute-Provence, sont toujours un peu fortifiés et perchés au sommet des pitons. Rien de tel que le mulet pour escalader les crêtes et transporter le bois ou le grain.

influences antérieures il n'est pas resté grand-chose. De fait, quelques tombes, des pièces de monnaie, des ustensiles attestent, tout d'abord, de la création par les Phéniciens d'une chaîne de comptoirs sur les côtes algériennes : Rusicade (Philippeville), Saldae (Bougie), Cissi (Dellys), Rusguniae (Cap-Matifou), Icosium (Alger), Iol-Caesarea (Cherchell). Carthage, héritière de Tyr, assure ensuite la relève et ouvre en même temps la voie aux influences gréco-égyptiennes.

De cette période, deux monuments étranges, déroutants, émergent : le tombeau de la Chrétienne, aux portes mêmes d'Alger, près de Tipasa, et le Medracen à proximité de Batna. La parenté entre ces deux énormes constructions circulaires de plus de 60 mètres de diamètre ne fait pas de doute. Mais le problème de leur origine, de leur destination, n'en est pas résolu pour autant et les archéologues en sont toujours réduits aux hypothèses : mausolée? trésor? A vrai dire, on n'ose se prononcer. La datation reste encore incertaine : IIe ou IIIe siècle av. J.-C.? Une seule chose est à peu près sûre. Corniche, chapiteaux ioniques, trahissent une influence grecque ou égypto-phénicienne.

Au total, c'est bel et bien les traces de la présence romaine qui s'imposent. Après la chute définitive de Carthage, en 146 av. J.-C., Rome intervient d'abord en Afrique par l'intermédiaire de protectorats numides. C'est ainsi que Massinissa se trouve à la tête d'un royaume berbère qui s'étend de Tanger à Cirta (Constantine). Après la révolte de Jugurtha, qui fait figure aujourd'hui de héros national en Algérie, Rome renforce son emprise sur l'Algérie orientale, la Numidie, qui devient la province d'Africa Nova. Le reste du territoire constitue encore le royaume de Maurétanie rétabli par Auguste au profit de Juba II. A partir de Caligula, toute l'Algérie est divisée en quatre provinces et va connaître les bienfaits de la *pax romana* pendant près de deux siècles. Les instruments de la domination de Rome sont les mêmes que dans le reste de l'Empire. La présence militaire est tout d'abord assurée par la IIIe légion Augusta, forte de 5 000 hommes et assistée de 20 000 auxiliaires berbères. Avec le gros de ses effectifs campé à Lambèse, la légion assure la défense du fameux *limes* qui n'est qu'un simple fossé doublé d'un mur renforcé par des tours et des fortins. Le *limes* interdit, en principe, les infiltrations des Gétules, ces redoutables nomades, et offre surtout l'intérêt de montrer les limites de la pénétration romaine en Algérie. Au Ier siècle, le *limes* passe par Tébessa, Lambèse, atteint Sétif, Berrouaghia, suit la vallée du Chélif avant d'aboutir à la Moulouya. Il n'englobe pas tout le tell et évite le massif de l'Aurès.

Une civilisation grandiose et défunte

Après vingt ans de service, les légionnaires contribuent à la formation de colonies de vétérans et au renforcement de cet appareil urbain qui constitue le moyen habituel de l'expansion de la civilisation romaine. C'est dans l'Algérie centrale et surtout orientale, là où l'implantation romaine a été la plus forte, que ces villes sont les plus nombreuses. Parmi les ruines les plus imposantes, on peut citer celles d'Iol-Caesarea (Cherchell), Tipasa, Cuicul, rebaptisée Djemila par les Arabes, Sitifi (Sétif), Lambèse, Timgad...

Toutes ces villes sont bâties sur le même plan, à la manière du camp militaire, que l'on observe dans toutes les provinces. On y retrouve également la même gamme de monuments fondés sur le même style : forum, marchés, basiliques, théâtres, thermes, arcs de triomphe.



La place Nemours et ► l'avenue Pierre-Liagre, à Constantine. La place Nemours, centre de la ville, est appelée aussi place de la Brèche. Là se trouvaient la porte Bab-el-Oued (porte du Ruisseau) et la muraille dans laquelle fut faite au canon la brèche par où les troupes françaises, le 13 octobre 1837, réussirent enfin à pénétrer dans la ville.

Djemila : des ruines d'où se dégage une incomparable atmosphère



Roger-Viollet

Constantine, vue de la route de Mila. Nid d'aigle isolé sur son rocher, la ville fut prise d'assaut par les zouaves de Lamoricière en 1837. Hérissée de formidables défenses, elle fut difficile à conquérir.

Parmi les monuments les plus représentatifs, on peut citer le théâtre de Djemila et surtout les arcs de triomphe : celui de Trajan à Timgad, de Caracalla à Tébessa et de Caracalla encore à Djemila. Si une incomparable atmosphère se dégage de ces ruines, témoins d'une civilisation grandiose et défunte, la facture n'est pas toujours de première qualité et les maladresses dans l'exécution ne sont pas rares. En sculpture, il est cependant quelques œuvres de premier plan dispersées au Louvre ou dans les musées de Cherchell et d'Alger. Retenons ainsi la *Vénus* et l'*Apollon* de Cherchell. C'est surtout dans la mosaïque que l'art romain d'Afrique a donné ses représentations les plus achevées. On peut noter ainsi les trouvailles de Djemila ou la *mosaïque des Captifs* de la basilique de Tipasa.

L'influence romaine fut encore culturelle. Le latin fut non seulement la langue officielle, mais celle des affaires et des hommes cultivés. Les écoles de Cirta et de Tébessa acquirent une réelle renommée et l'Afrique ne tarda pas à avoir ses écrivains, ne serait-ce qu'Apulée, Tertullien, saint Cyprien et saint Augustin. Mais le IIIe siècle marque le début de la décadence, aggravée par les révoltes et les querelles religieuses. Avec les Vandales commence l'ère des dominations successives, depuis les invasions arabes jusqu'à l'occupation turque. A l'exception de quelques villes comme Tlemcen et des ports, où la course devient une industrie, l'Algérie reste à l'écart des grands centres de civilisation musulmane. La régression est particulièrement sensible dans l'intérieur, où les Français ne trouvent, en 1830, ni routes, ni villes dignes de ce nom, ni industrie, mais une poussière de tribus luttant sans cesse entre elles.

A une époque où personne ne mettait en doute le bien-fondé de la colonisation, les avocats de la présence française n'ont cessé d'établir un parallèle entre l'œuvre de la France et celle de Rome en Algérie à vingt siècles de distance. Indépendamment des techniques, il était cependant une différence de taille. Alors que le centre de gravité de l'occupation romaine se trouvait en Numidie, c'est-à-dire dans l'Est, c'est dans ces régions orientales que la présence française apparaît encore, près de cent trente ans après la conquête, comme singulièrement fragile.

Un dédale de rues étroites

Si on examine les résultats du recensement de 1948, on constate déjà que 920 000 Européens se trouvent, pour l'ensemble de l'Algérie, à l'exception des territoires du Sud, face à un bloc massif de 7 080 000 musulmans, soit une proportion de 11 à 12 % seulement. Mais dans la partie orientale du pays, c'est-à-dire dans le département de Constantine, agrandi des arrondissements orientaux du département d'Alger, le rapport est inférieur à 5 %.

Certes, la colonisation rurale n'est pas absente de cette moitié du pays. Des Alsaciens, venus au lendemain de 1871, ont créé dans les vallées de Kabylie de solides villages aux noms évocateurs, comme Haussonvillers, Nelsonbourg. Les cultures maraîchères, la vigne, les agrumes constituent de solides bastions dans les petites plaines côtières de Djidjelli, de Philippeville et surtout de Bône, où le tabac et le coton tiennent une grande place. Comme dans le Titteri, on retrouve sur les hautes plaines de Constantine la grande culture industrielle. Plus à l'est, dans la région de Guelma, les colons développent même l'élevage intensif du gros bétail.

Il ne s'agit là, cependant, que de tâches relativement isolées. Rien de comparable au Sahel, à la Mitidja ou même à certaines régions de l'ouest. La colonisation agricole apparaît comme discontinue, fragile. Les raisons en sont simples. La conquête, menée au départ par le général Valée, a été singulièrement difficile. Longtemps les communications à partir de Constantine en direction de Philippeville et d'Alger ▶

Carte de l'Algérie orientale. Une vaste région coupée d'ouest en est par deux grandes chaînes de montagnes : l'Atlas tellien, au nord, et l'Atlas saharien, au sud.

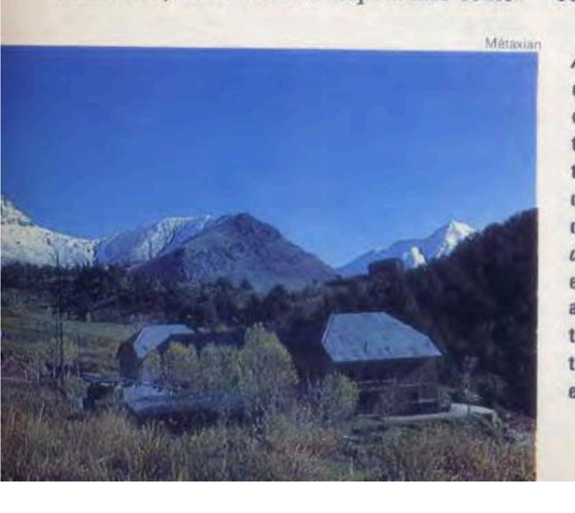
de violents combats de rue dans le nid d'aigle de Constantine

resteront aléatoires. Dans les plaines côtières, le paludisme contribuera à décourager les colons. Mais surtout, toutes ces régions orientales, à l'exception d'une partie des hautes plaines, sont fortement peuplées par des cultivateurs qui connaissent le prix de la terre.

Cette faiblesse de l'implantation européenne apparaît dans les villes. Dans l'intérieur, deux centres importants seulement : Sétif, 50 000 habitants, dont 80 % de musulmans, et Constantine, qui joue le rôle de capitale administrative. Ce n'est pas sans mal que les troupes du général Valée avaient réussi à s'emparer de l'ancienne Cirta en octobre 1837, après une tentative infructueuse l'année précédente. Il avait fallu mener une attaque en règle et livrer de violents combats dans ce véritable nid d'aigle.

Un siècle plus tard, la nouvelle Constantine n'a plus grand-chose de commun avec la modeste bourgade de quelques milliers d'habitants des débuts du XIXe siècle. Constantine est devenue une ville double de 150 000 habitants. La vieille ville subsiste, en effet, entassée dans l'étonnant promontoire dessiné par les gorges du Rhumel, qui évoque Tolède. La rage de destruction du siècle dernier n'a laissé

Métaxian



A droite : Tizi-Ouzou, dont le nom signifie « col des genêts », petite ville de Kabylie située à 189 mètres d'altitude, au sud du djebel Beloua. *A gauche :* Tikdja, station estivale et hivernale au centre du parc national du Djurdjura, entre le massif du Haïzer et celui de l'Akouker.

P. Hyvonnait



Biskra : de grands palmiers évocateurs des oasis sahariennes qu'irriguent l'eau des seguia. Cette palmeraie s'étend sur cinq kilomètres le long de l'oued sur une superficie de 1 300 hectares. De petits villages sont disséminés au milieu de cette forêt de 150 000 palmiers et de milliers d'arbres fruitiers.


G. Viollon

subsister qu'une partie de la médina et quelques monuments d'inspiration turque ou tunisienne : la mosquée Sidi-Lakhdar et le palais de Hadj Ahmed. Au total, un dédale de rues étroites, encombrées, dont la plus célèbre est probablement la rue Caraman.

C'est au débouché de cette rue, sur la place de la Brèche, là où les troupes françaises réussirent à pénétrer dans la ville, à l'emplacement de l'ancienne porte, que se trouve le véritable cœur de Constantine avec le théâtre, la poste, le palais de justice, les terrasses de café. Au-delà, une fois sorti du promontoire, se développe une cité nouvelle, plus spacieuse, plus aérée.

En hommage au roi-citoyen

En réalité, Constantine ne se contente pas de respirer, de s'agrandir par le pédoncule qui la retient au plateau. A la suite des Romains, les Français ont entrepris de dompter les gorges du Rhumel et de les franchir par quatre ponts. Le plus ancien est la passerelle suspendue de Sidi-M'Sid, le plus imposant, le viaduc courbe de Sidi-Rached. Ces travaux grandioses n'en ont pas moins altéré le site et l'on peut regretter la disparition des remparts remplacés par des immeubles.

Quelle que soit l'importance de Constantine, c'est la côte qui concentre le gros de l'activité urbaine et la majeure partie de la population européenne. Sur ce littoral, créations neuves et anciennes alternent. Bougie, pour commencer, a ses quartiers de noblesse. Comptoir phénicien, ville romaine sous le nom de Saldae, avant de devenir la Bedjaïa des Arabes. C'est au XIIIe siècle que la ville semble avoir connu une réelle prospérité avec une population de 100 000 habitants à en croire la tradition. Mais la décadence vient vite et s'accélère au lendemain des cinquante années d'occupation espagnole du XVIe siècle. En 1833, à l'arrivée des Français, Bougie ne compte plus que 2 000 habitants. Un siècle plus tard, on en trouve près de 30 000 et le petit port est devenu le débouché agricole de la région, en même temps qu'un lieu de pèlerinage musulman avec les marabouts de sidi Touati et de sidi Amokrane. Ne parle-t-on pas de la « petite Mecque » ?

De Djidjelli, il y a peu de chose à dire, sinon que le petit port semble avoir battu les records d'occupation étrangère. S'y sont en effet succédé les Phéniciens, les Romains, les Vandales, les Byzantins, les Arabes, les Normands, les Pisans, les Espagnols, sans oublier les mercenaires du duc de Beaufort. Au XIXe siècle, il faut attendre 1851 pour que la ville soit définitivement occupée par les Français.

Avec Philippeville, il en va autrement. Un silence de près de mille cinq cents ans sépare la Rusicade des Romains de l'époque contemporaine. C'est seulement en septembre 1838, sur l'initiative du général Valée, que l'on se décide à créer un port destiné à servir de débouché maritime à Constantine. On le nomme Port-de-France et bientôt Philippeville, en hommage au roi-citoyen. La renaissance de Rusicade s'accompagne, cependant, d'un vandalisme d'un nouveau genre. La plupart des ruines romaines disparaissent dans l'entreprise.

Avec Bône, on aborde le port le plus important de la région et une population sans complexe qui considère sa ville comme la capitale économique de l'Est algérien. On retrouve, cette fois encore, une création ancienne. C'est l'ancienne Hippo Regius, devenue Hippone. La cathédrale, qui domine la ville, rappelle le souvenir de son évêque, saint Augustin. Grâce à lui, Hippone devint, en quelque sorte, au Ve siècle, après le sac de Rome, la capitale de la chrétienté. Débouché des minerais de fer de l'Ouenza, Bône est une ville plaisante, aérée, où l'influence italienne est particulièrement sensible. Comme toutes les villes du littoral, Bône a ses plages et, le soir, la population se rassemble au cours Bertagna bordé de magasins et de cafés.

Tout au long de cette côte, la plus élevée, la plus découpée, la plus belle du littoral algérien, il serait dangereux de se limiter aux sites principaux. Il est des petits ports de pêche, comme Collo ou Stora, nichés dans une anfractuosité et peuplés de descendants d'Italiens. Un dernier site doit retenir l'attention, celui de La Calle. L'histoire de ce petit port ne manque pas d'inattendu. C'est le plus ancien établissement français d'Algérie. En 1553, en effet, la compagnie marseillaise dite « Concession d'Afrique » avait obtenu du dey d'Alger l'autorisation de pratiquer la pêche au corail. Son premier centre, le « Bastion de France », fut construit sur un

(Suite page 16)



Kilomètres
0 25 50 100 150 200 250
C. Trafalgar
La Linea
Algeciras
Gibraltar (U. K.)
Détroit de Gibraltar
C. Spartel
TANGER
Ceuta (Esp.)
C. Noir
TÉTOUAN
MER D'ALBORAN
Alborán (Esp.)
C. Sacratif
Almeria
G. de Almeria
C. de Gata
Larache
Ksar el Kebir
Peñón de Vélez de la Gomera (Esp.)
Il. Alhucemas (Esp.)
Al-Hoceima
C. Quilatès
C. des Trois Fourches
Melilla (Esp.)
C. Figalo
Ouezzane
KENITRA
RABAT
Mohammedia
CASABLANCA
El-Jadida (Mazagan)
El Jorf-Lasfar (Cap Blanc)
Azemmour
Settat
MEKNÈS
FÈS
Taza
OUJDA
Taourirt
Berkine
C. Beddouza (Cap Cantin)
SAFI
Khouribga
Oued-Zem
Khénifra
Midelt
Boulemane
Bou Naceur
Youssoufia
Essaouira (Mogador)
Cap Sim
Beni-Mellal
MARRAKECH
Azilal
Demnate
Tendrara
Bouârfa
MAROC
MOYEN ATLAS
HAUT ATLAS
J. Ayachi
Ksar es-Souk
Plaine de Tamlelt
Figuig
Béchar
Kenadsa
Boudenib
Goulmima
Tinerhir
Boumalne
Kelâa des Mgouna
Ouarzazate
Tazenakht
Agdz
Zagora
Jbel Sahro
Erfoud
Rissani
Tafilalt
Taouz
Hamada du Guir
Hamaguir
Abadla
Taghit
Igli
Beni Abbès
Saoura
Tabelbala
Erg er Raoui
Cap Ghir
Agadir
Inezgane
Aït-Melloul
Taroudannt
Taliouine
J. Siroua
J. Toubkal
Tizi n'Test
Tizi n'Tichka
Sous
Tiznit
Sidi Ifni
Cap Noun
Tafraoute
ANTI ATLAS
Tata
Akka
Foum-Zguid
Tissint
Tagounite
Mhamid
Bou-Izakarn
Goulimime
Foum-el-Hassane
Assa
Jbel Bani
Jbel Ouarkziz
Draâ
HAMADA DU DRAÂ
Hamada de la Daoura
Ed Daoura
SAOURA
GRAND E
ALG
Kerzaz
Timoudi
Tindouf
Sebkha de Tindouf
HAMADA ED DOUAKHEL
HAMADET AROUEIDA
Echediria
Mahbes
Daver el Aam
U. el Hamra
Talha
Aouinet bel Egra
OUAHILA
IGUIDI
YETTI
MCHERRAH
Eglab
Dersa
EL EGLAB
Bou Bernous (Bordj Fly Ste Marie)
ERG IABES
ERG EL KREBS
TOUAT
Reggane
ERG CHECH
Chenachane
Chegga (Tchig)
Aouin Abd el Malek
El Mzereb
HANK
MAKTEIR
EL KREB EN NAGA
MDENNAH
EL MREITI
Tghâza
Tropique du Cancer
AOUKER
HAMADA SAFIA
TANEZROUFT
EL HANK
Reproduit avec l'autorisation de l'Institut Géographique National



LA GUERRE D'ALGÉRIE

Nos lecteurs écrivent...

— A L'ATTENTION DE NOS LECTEURS —

Nous avons reçu du général A. Zeller la lettre ci-après :

Je suis scandalisé et indigné de la forme sous laquelle votre dernier numéro (HM. GA. N° 112) présente mon article, que j'avais intitulé *l'Algérie française.*

Alors que j'avais demandé qu'aucune modification ne fût apportée à mon texte sans mon accord, le titre – élément capital – a été transformé. Vous y avez substitué celui-ci : *le Point de non-retour.* Ce qui va exactement à l'encontre des idées exprimées et me fait passer, aux yeux de mes amis, pour un résigné.

Les illustrations choisies contribuent à donner cette impression, ainsi que les légendes qui les accompagnent.

Mais la transformation du titre reste l'élément essentiel, propre à défigurer d'un seul coup l'ensemble de l'article.

Je proteste de toutes mes forces sur ce qui est un véritable abus de confiance. Quelles que soient les mesures que vous prendrez maintenant pour rétablir l'intégralité de mon article, le coup est porté. Vis-à-vis de vos lecteurs, je serai celui qui approuve rétrospectivement l'abandon de l'Algérie, chargé même de tirer une conclusion lénifiante de l'ensemble de vos articles.

Je ne pardonnerai jamais ce que je considère comme un outrage et une bassesse.

Je vous demande donc de trouver une formule propre à réparer publiquement le très grave préjudice qui m'est ainsi causé et de vouloir m'en informer dès que possible...

Nous avons répondu à cette lettre par la proposition suivante, qui a été acceptée par le général :

... Nous avouons que nous comprenons difficilement votre indignation car votre article a déjà provoqué de nombreuses réactions très favorables. Nous vous adresserons éventuellement les lettres qui pourraient nous être envoyées ultérieurement. ••

Vous nous demandez de trouver une formule pour réparer ce que vous seul considérez comme un outrage et une bassesse... Nous vous proposons de publier *in extenso* la lettre que vous nous avez adressée, et ce, dès que possible, dans l'un de nos numéros spéciaux...

Nous ne croyons pas utile d'ajouter de commentaires

J. Fontugne



Collection Assemat

Janvier 1959. Pour les attachés militaires en poste à Paris : l'opération « Violet »...

Opinions...

Je suis un lecteur très intéressé par votre revue, ayant servi en A.F.N., comme officier, pratiquement sans discontinuer de 1953 à 1962. Parisien bon teint, je me suis marié avec une pied-noir de Relizane (Oranie). Mes deux filles aînées sont nées en Algérie. J'ai vécu dans le bled de nombreuses années comme commandant de quartier, chef de commando, commandant d'escadron, chef de S.A.S. (58/59) et même en tant qu'observateur A.L.A.T. dans le Sud oranais (61/62). Les circonstances ont fait qu'à l'indépendance, j'avais une fonction purement militaire, car il est vraisemblable que j'aurais, comme beaucoup d'autres camarades, passé quelque temps dans les prisons de la République.

Il est plus qu'évident :

1) Que l'Algérie aurait pu, aurait dû rester française, ou pour le moins, rester liée à la France d'une manière indestructible ;

2) Que la majorité des musulmans, dans le bled surtout, était loin de jouer le jeu des fellaghas et qu'avec un peu plus d'humanisme et de cœur nous aurions pu arriver à des résultats extraordinaires; je n'en veux pour preuve que mon expérience : à 24 ans, chef de S.A.S., responsable d'un territoire de plus de 1 000 km² et d'une population de 12 000 habitants, avec la foi et l'ardeur de la jeunesse, je suis arrivé, avec l'aide de mon régiment d'origine, le 2e régiment de spahis algériens, commandé par un chef d'une valeur exceptionnelle, le colonel d'Auerstaedt, à ramener la paix, la confiance, l'amitié et ce, en six mois de temps, simplement en laissant la porte de ma « maison » ouverte (ancienne école brûlée quelques semaines auparavant par les « fells »). Pas de barbelés, pas de violence, pas de torture, loin d'Oran et d'Alger, loin de tout !

Là où l'on ne circulait, quelques jours avant, qu'avec une escorte blindée, nous cheminions, ma femme et moi, de mechta en mechta, sans arme, reçus partout.

Très vite, un nouveau souk fut créé, des classes ouvertes, l'A.M.G. prodiguée, des fêtes (fantasias, sahouris, etc.) provoquées, et la vie, pratiquement stoppée depuis près de trois ans, reprit de plus belle. Les douars s'organisèrent, sans qu'on leur force la main, en autodéfense, le fellagha passa plus loin...

Je ne dirai pas qu'il en a été partout de même, et cette simple lettre ne peut pas vous faire connaître toutes les difficultés que j'ai rencontrées dans mes rapports avec l'administration, de retour, une fois le territoire « pacifié » !...

Plus qu'un problème politique ou militaire, l'Algérie était une affaire d'hommes de bonne volonté, et là où ces hommes se sont rencontrés, la paix revenait, la confiance existait, la vie reprenait ses droits, l'avenir, nous l'espérions, ô combien ! Roumis ou Arbis, était assuré...

M. J.-C. P..., 94300 Vincennes

★

Depuis sa parution, je suis avec un vif intérêt votre revue qui, tant par ses photos, d'une exceptionnelle beauté, que par les récits, constitue une collection de haut niveau, notamment pour ceux qui ont « baigné » dans ce drame et qui savent de quoi ils parlent. Différence entre le verbe et la réalité que certains ont toujours confondus durant la guerre d'Algérie et j'en veux pour preuve la complète incompréhension de M. Brésillon et la superbe inconscience de M. Bitterlin (voir photo page 2936 du nº 102).

Votre revue est très bien conduite. Elle a montré au début les causes et l'évolution chronologique de la guerre jusqu'à son terme. Mais je voudrais vous demander, et c'est là le propos de ma lettre, de bien vouloir nous dresser le bilan de cette guerre de l'indépendance à nos jours. Tant du point de vue humain, économique, technique que politique de l'Algérie. En d'autres termes, que fait-elle, de quoi vit-elle, où va-t-elle? Sa population est-elle heureuse dans ce nouveau régime? Quel pourcentage actuellement regrette-t-il la présence française? Etc.

Je pense qu'il serait très intéressant pour vos lecteurs, qui vous ont témoigné leur confiance, de consacrer votre dernier numéro à ces questions. Je suis persuadé que votre revue est


Collection Assémat

Appartenant à vingt nations ils vont assister à un exercice d'entraînement des...

en mesure d'y répondre afin que dans votre collection soit enfin levé un coin du voile sur la triste réalité de ce drame, duperie d'une poignée d'hommes, qui a transformé l'Histoire, poussé par un arabisme exagéré et dont nous avons pu encore, au sujet de la crise pétrolière, constater la légèreté de leur politique nationale.

M. C. E..., 21200-Beaune

★

J'ai découvert ou plutôt redécouvert la guerre d'Algérie à travers votre revue, étant trop jeune, à l'époque où elle a commencé, pour m'y intéresser vraiment. Vos articles sont passionnants et très objectifs. Les photos des paysages sont d'une beauté à couper le souffle. En les regardant je comprends très bien le chagrin des pieds-noirs qui ont dû quitter tout cela. Je ne pense pas qu'ils aient trouvé l'équivalent en France et surtout pas la douceur et le plaisir de vivre qui régnaient là-bas. Il ne fallait pas laisser l'Algérie. Tous ces morts pour rien, c'est affreux.

Mme H. T..., 38300-Bourgoin-Jallieu

★

Je viens de prendre connaissance, par un ami, de la livraison n° 293, du 5 mars 1973.

Dans l'article de François Rives, intitulé « Quand des Français aident le F.L.N. », je suis un peu surpris d'y trouver ma photographie, lors de ma présentation au juge d'instruction, après mon arrestation à Lyon, en octobre 1958.

Permettez-moi, du moins, de vous faire quelques remarques au sujet de la légende qui explique cette photo ainsi qu'une autre du « service social du Prado ».

Ce « service social du Prado » n'a rien eu à voir avec les Algériens. Il s'agit du service social des maisons de rééducation de jeunes dirigées par l'Association du Prado.

Quant à l'implication du Prado dans cette fameuse « affaire », je vous l'explique brièvement. Étant, à l'époque responsable de la formation des prêtres du Prado, à Saint-Fons, sortie sud de Lyon, j'avais donné asile à des amis algériens qui venaient de lancer un service d'entraide chargé de récolter et de répartir de l'argent pour les détenus algériens et leurs familles. Le service fonctionnait discrètement dans une petite pièce de la maison, voisine de ma chambre. Personnellement, je n'y avait aucune responsabilité. Je n'ai jamais été un « transporteur de fonds du F.L.N. » A l'occasion de la visite à Lyon du général de Gaulle, la police procéda à de nombreuses arrestations d'Algériens. Parmi eux, mes deux amis responsables du service d'entraide. Après interrogatoire assorti de tortures, l'un d'eux conduisit les policiers à la maison du Prado où j'habitais. J'en fus averti à temps et détruisis tous les documents qui se trouvaient chez moi. Ce qui me valut d'être arrêté moi aussi, puis mis en liberté provisoire au bout de quarante-huit heures. Cet événement suscite des réactions diverses et de toutes parts. Vous faites allusion, dans le texte, à l'intervention du cardinal Gerlier pour nous défendre. C'est exact. Mais vous ne soulignez pas l'aspect le plus intéressant de l'intervention du cardinal Gerlier : il dénonçait, à partir de mon arrestation, les sévices que la police lyonnaise pratiquait alors sur les détenus algériens - j'en fus témoin. Cela donna lieu à une vive réplique du ministre de l'Intérieur, M. Pelletier. Cette polémique fut certainement heureuse quant à l'information de l'opinion et à la conduite postérieure de la police lyonnaise envers les détenus algériens. Mais « l'affaire » de mon arrestation, qui donna lieu à ce mouvement d'opinion, était en soi une petite chose.

M. L. M..., 92100-Boulogne

★

Je vous écris pour faire réponse à M. Vincent Monteil dans votre revue n° 363, pages 3102 et 3103.

Je dois vous dire tout d'abord que je suis pied-noir et que j'ai participé aux opérations de maintien de l'ordre en Algérie du 1er novembre 1954 au 1er juillet 1962.

M. Monteil dit, en parlant de l'O.A.S., « une poignée de traîtres, d'ambitieux et de mercenaires ». Je crois qu'il serait beaucoup plus juste en disant avant tout pourquoi l'O.A.S. a été créée. Il faut chercher les ▶


Collection Assémat

... forces aéroportées. Cet escadron de parachutistes avait été mis sur pied pour la...

Précisions pour l'Histoire...

causes. Quel est l'homme qui a trahi dix millions de personnes en Algérie en 1958? Il faut, je crois, remonter à la source. Car cet homme a poussé les musulmans vers le F.L.N. et les Européens vers l'O.A.S. Un médecin l'avait bien dit à une émission télévisée de « Cinq Colonnes à la une ».

Je reconnais que les tueries de musulmans étaient un tort, mais les chefs de l'O.A.S. étaient contre. Comment ces derniers pouvaient-ils faire appliquer strictement leurs ordres alors que le gouvernement, lui, n'arrivait pas à se faire obéir? Et il n'était pas dans la clandestinité.

Mais il faut quand même faire une différence. Certes, certains commandos de l'O.A.S. tuaient aveuglément d'une balle dans la tête mais pas dans les mêmes conditions que les tueurs du F.L.N.

Étant militaire, j'ai participé à de nombreuses opérations et parfois, à moi comme à d'autres, la peur nous prenait. Mais ce que nous redoutions le plus ce n'était pas de mourir, c'était de tomber vivant dans les mains des fellaghas. On se disait toujours entre nous de garder une balle pour se tuer avant d'être pris. J'ai personnellement constaté de très nombreux crimes, surtout contre les pauvres musulmans qui croyaient en la France. Et je puis vous assurer que ce n'était pas beau à voir. Car l'O.A.S. ne l'a jamais fait. M. Monteil dit « la zone autonome d'Alger passe *enfin* à la contre-offensive et les enlèvements d'Européens se multiplient ». Cet homme admet *enfin* la contre-offensive F.L.N. mais il n'admet pas que les Européens contre-attaquent après sept années de tueries et trahis à la fin par un homme en qui ils avaient mis tous leurs espoirs. Il faut comprendre la colère, le désespoir, l'amertume de ces gens. De Gaulle a bien dit en 1962 : « Ce qu'il fallait faire en Algérie fut fait. »

M. Monteil pense qu'il ne pouvait accepter de rester tranquillement professeur à Dakar, alors que les accords d'Évian venaient d'être signés et qu'il y avait sûrement en Algérie, tant à faire. Mais par contre, le 17 juin 1962, il quitte l'Algérie car il n'a plus rien à faire... Je pense le contraire. Je ne dis pas qu'il aurait dû rester pour défendre les Européens, non! Puisqu'il admet si bien la contre-offensive F.L.N. Mais il aurait dû protéger les musulmans qui avaient tant cru en la France et en la parole donnée. Et je crois qu'il était bien placé s'il avait voulu le faire. M. Monteil a le cœur serré en cherchant dans l'ancienne rue d'Isly des traces de sang. Mais qu'il regarde un peu la photo de cet ancien harki du commando 113 qui a été massacré et qui se trouve juste à côté de son article, à la page 3103.

M. J.-P. R..., 06380 Sospel

★

Voici que s'achève votre publication *la Guerre d'Algérie*. Je l'ai suivie avec beaucoup de fidélité et d'intérêt, et vous m'avez beaucoup appris sur cette guerre que j'ai vécue petite fille, et à travers de ce qu'en disaient autour de moi les adultes. Vous avez aussi essayé de nous montrer les peuples qui l'ont vécue : pieds-noirs, Chaouïas de l'Aurès, Mozabites, Kabyles, Touareg, et j'en oublie, mais il en est un dont vous n'avez jamais parlé, le peuple juif. Et pourtant... Je me souviens du tout début de la guerre. Nous vivions à Philippeville et nous avions chez nous un jeune garçon musulman par qui nous avions les échos de ce qui se racontait – les histoires miraculeuses des transformations de fellaghas en moutons, par exemple – et aussi les appels à la guerre sainte. Ceux-ci disaient à l'époque : si tu veux être sûr d'aller au paradis, tu peux tuer – par ordre décroissant de valeur – un juif, un chrétien ou un Mozabite.

Mlle S. G..., 30000-Nîmes

★

Arrivé là-bas comme appelé, à l'époque de « Pierres-Précieuses », j'ai quitté l'Algérie le 30 juin 1962; c'est-à-dire que j'ai connu l'Algérie lorsqu'on croyait encore qu'elle resterait française et j'ai vécu la fin de cette même Algérie.

Votre ambition d'écrire le récit de ce drame est fort louable et le résultat est loin d'être négatif. Toutefois, il est encore peut-être un peu tôt pour réaliser cela d'une manière complètement objective : les acteurs sont encore là et ils n'ont rien oublié. La haine, le mépris et surtout la méconnaissance réelle du pro-



Collection Assémat

... campagne d'Égypte. Sa mission devait être identique à celle assurée en Libye...



Collection Assémat

... en 1942-1943 par les « Long Range Desert groups » mais avec du matériel moderne et un encadrement exceptionnel.

blème par les « métropolitains » transparaissent trop souvent dans certains écrits, surtout dans ceux où l'on attaque l'armée.

Elle a bon dos, cette armée... et de toute manière « malheur aux vaincus »! Mais à l'époque, n'était-on pas content qu'elle puisse tout faire? L'officier S.A.S., par exemple, se transformait en agriculteur, en sourcier, même en médecin, en instituteur... et il fallait qu'il réussisse, et ce, sans formation particulière. Et il réussissait. Il gérait les crédits D.E.L. ou D.E.D. (dépenses d'équipement local ou départemental) sans oublier son rôle de chef militaire. Le commandant de sous-quartier était souvent logé à la même enseigne, lui aussi. Je me suis personnellement aperçu de notre impact et de notre prestige auprès de la population musulmane lorsqu'un jour de février ou mars 1961, on est venu me chercher en me disant : « Mon lieutenant, viens voir si tu peux, toi, faire quelque chose pour ma femme : elle est morte !... » Et ne croyez surtout pas qu'il se moquait de moi ou qu'aujourd'hui – c'est-à-dire douze ans après – j'en rajoute.

« Protéger, engager, guider », l'armée a ainsi dû tout faire et elle l'a fait à fond parce qu'elle savait qu'au bout il y avait – sauf trahison – la réussite, la paix.

Aussi, lorsqu'il a fallu tout lâcher, ç'a été pour nous une chose dont jusqu'au dernier jour nous n'avons pas cru qu'elle serait possible. Lorsque j'ai dû abandonner, fuir de mon poste, en amenant pour la dernière fois le drapeau français, je n'y croyais pas encore : je pleurais comme un gosse mais il me semblait vivre un cauchemar...

La même mésaventure arrivée au centurion Marcus Flavinius, de la légion Augusta, nous la vivions. Et pourtant nous la connaissions par cœur, cette histoire-là... On nous avait dit, lorsque nous avons quitté le sol natal, que nous partions défendre les droits sacrés que nous confèrent tant de citoyens installés là-bas, tant d'années de présence, tant de bienfaits apportés à des populations qui ont besoin de notre aide et de notre civilisation. Nous avons pu vérifier que tout cela était vrai et, parce que c'était vrai, nous n'avons pas hésité à verser l'impôt du sang, à sacrifier notre jeunesse, nos espoirs. Nous ne regrettons rien...

Pauvre et chère Algérie !...

X...

★

Ayant servi comme soldat en A.F.N. (sud-ouest de l'Oranie pendant un an et demi), je tiens à vous féliciter pour cette publication qui apporte les points de vue des différents partis engagés dans cette malheureuse affaire.

Je suis entièrement d'accord sur les termes de la lettre de J. V..., 43600 Sainte-Ségolière, et en particulier lorsqu'il dit : « Nous n'étions que des pions sur l'échiquier. » Seulement, je ferai remarquer à M. R. C..., de Berre (lettre parue dans le numéro 345), qu'à l'image de presque tous les sursitaires, c'est malheureusement en toute lucidité que j'ai été obligé de participer aux opérations. En effet, la discipline de l'armée, à cette époque, n'était pas un vain mot et si un soldat essayait de se rebiffer ou tout simplement de donner son avis à des gradés, il risquait sa mutation dans un régiment opérant dans un secteur dangereux. Il ne faisait guère de doute que ce conflit était un des derniers de la décolonisation et que tôt ou tard les Français seraient obligés de réintégrer la métropole.

Donc, pour ma part, bien que n'ayant pas été d'accord sur tous les aspects de la politique de De Gaulle, je l'ai approuvé entièrement sur le problème algérien et je regrette même qu'il ait mis quatre ans pour se désengager. Si l'armée de métier penchait pour la solution Algérie française, le contingent était nettement favorable à l'Algérie algérienne et ne comprenait pas que de jeunes Français soient tués ▶

La vérité des deux côtés...

ou blessés pour défendre les privilèges réels des gros colons, industriels ou commerçants, alors qu'une certaine propagande voulait lui faire croire qu'il était là pour défendre la civilisation chrétienne de l'Occident. L'attitude de ce contingent pendant le putsch des généraux en avril 1961 a confirmé cette attitude.

En histoire, il ne faut pas se complaire dans le passé et même si à l'heure actuelle certains Algériens vivant dans leur pays n'ont pas les mêmes revenus que lorsque ce pays était lié à la France, ils sont libres de leur destin et au XXe siècle c'est le minimum que doit posséder chaque homme.

M. B. M..., 33190-La Réole

★

En achetant pendant plus de deux ans votre périodique, les anciens tenants de l'Algérie française – pieds-noirs, soldats de la pacification ou autres patriotes – ont assuré le succès,



Collection Assémat

Le général Gilles n'utilisera pas...

notamment commercial, de cette publication.

N'est-il pas quelque peu inélégant de leur imposer, en fin de série, à raison d'un article par numéro et sans aucun antidote, les thèses du préfet Vitalis Cros, qui fut, sauf erreur, l'un des principaux responsables des « mesures » (je choisis mes mots) imposées aux malheureux qui, après parfois six ou sept générations de dur labeur, ne vivaient plus que d'un espoir ?



Collection Assémat

... cette unité d'élite en territoire égyptien... Le temps ne lui en fut pas donné.

Pour ne prendre qu'un exemple parmi les théories subjectives de votre collaborateur, comment celui-ci peut-il, en 1973 – après onze années d'élimination à outrance, par la R.A.D.P. (République algérienne démocratique et populaire), de tout ce qu'elle considère comme « séquelles du colonialisme » – affirmer sérieusement et répéter au long de ses articles que, s'il n'y avait pas eu l'O.A.S., les accords d'Évian eussent permis de laisser aux pieds-noirs « leurs tombes, leurs maisons, leurs vignes et leurs champs, leur soleil et leur joie de vivre » ?

M. R. S...,
62200 Boulogne-sur-Mer

★

Fidèle à votre revue depuis sa parution je vous félicite de votre neutralité. Je vous écris pour répondre à un des lecteurs qui porte les initiales L.-M. H..., 68690 Mooch (revue n° 109) qui disait : « Le général de Gaulle a fait cadeau de l'Algérie et il a abusé des pieds-noirs et surtout de l'armée. »

1) Le général de Gaulle, à mon avis, avait vu juste et très clair, car c'était le seul moyen d'arriver à une paix en Algérie, car la guerre avait duré sept ans et huit mois et elle aurait pu durer encore de longues années.

2) Les pieds-noirs étaient trop fiers pour être à égalité avec les musulmans ou être sous la responsabilité d'un musulman (à part certains d'entre eux).

3) M. L.-M. H... disait que les musulmans n'étaient pas capables de travailler ou d'assumer une responsabilité. Là, à mon avis, ce lecteur est complètement dans l'ignorance. Qu'il n'oublie pas que, depuis l'indépendance, l'Algérie est dirigée par des Arabes. C'est une Algérie qui a été pillée, ruinée. Ils l'ont remontée et placée à l'avant-garde de certains pays.

M. Ch. L.-K..., 76600 Le Havre

★

Depuis le début de sa parution, j'achète votre magazine consacré à la guerre d'Algérie. Depuis le début, mes concitoyens « pieds-noirs » et moi-même nous avons compris qu'il s'agissait d'une nouvelle mouture des opinions très orientées qui avaient été proférées déjà tout au long du conflit. Mes amis, les uns après les autres ont cessé de « donner leur argent à l'ennemi ». J'ai continué, malgré leurs reproches. J'avais la faiblesse d'admirer les belles photos dont je berçais ma nostalgie.

Des légendes étaient parfois erronées, je n'ai pas cru utile de vous le signaler ; d'ailleurs, d'autres l'ont fait à ma place. Mais il ne s'agissait que de détails secondaires qui ne sont rien en comparaison de l'énorme erreur volontaire que vous ressassez inlassablement à longueur de colonnes,

depuis que vous avez abordé les chapitres relatifs aux derniers soubresauts de l'Algérie française.

Je ne pouvais pas laisser passer cette contre-vérité destinée à servir une propagande, et qui n'a, de ce fait, rien à voir avec l'impartialité de l'historien. Elle consiste à affirmer que s'il n'y avait pas eu l'O.A.S. les « pieds-noirs » auraient pu rester en Algérie.

Je réponds au nom de tous les miens que s'il n'y avait pas eu l'O.A.S., les « pieds-noirs », une fois l'Algérie indépendante, seraient quand même partis de chez eux. C'est mal connaître leur âme que d'affirmer le contraire.

Le « pied-noir » était un Français fier de l'être contrairement à son frère de la métropole. Le mot « patrie » ne le faisait pas ricaner.

Avec son optique purement matérialiste, l'opinion métropolitaine a cru plus ou moins naïvement qu'en garantissant au « pied-noir » la conservation de ses biens on le satisferait et il se tiendrait tranquille.

Or le « pied-noir » se moquait pas mal que les accords d'Evian – et encore, dans la mesure où il croyait en la bonne foi de ses signataires – lui conservent ses biens matériels puisqu'on le frustrait d'un bien spirituel auquel il tenait par-dessus tout : sa patrie.

Du moment qu'on dissociait celle-ci du sol natal, il était facile d'en conclure, pour qui le connaissait tant soit peu, qu'il s'en irait.

Comme personne de gaieté de cœur n'accepte d'être déraciné (Tignes, mineurs de Decazeville), ils se sont légitimement révoltés et cette révolte s'est appelée l'O.A.S.

L'O.A.S. fut la conséquence de la nécessité de partir, mais la nécessité de partir ne fut pas la conséquence de l'O.A.S., comme vous le répétez, sans doute pour vous en persuader vous-même. Tous les bonimenteurs qui de leur bureau douillet vous confient leur littérature confondent à dessein la cause avec l'effet.

M. L..., 75018 Paris

Je suis toujours très intéressé par votre magazine décrivant les divers épisodes de la guerre d'Algérie et reproduisant des photos de ce beau pays.

Pour moi qui, bien que métropolitain « Francaoui » ayant vécu et travaillé là-bas plus de quinze ans, connais bien l'Algérie pour l'avoir parcourue en tous sens (moto, side-car, voiture, camion) pendant les années 1933 à 1948, je revois avec plaisir les paysages connus.

... A cet effet, je vous joins une épreuve du cap Carbon, avec le Grand Phare, le Petit Phare étant construit à l'extrême pointe, au-dessus de la roche percée dont on voit une sortie sous le petit sentier que l'on distingue sur la droite du rocher et descendant vers la mer.

Cette photo fut prise par moi depuis le bec de rocher que l'on voit, au tout premier plan, s'avançant dans le vide, à une altitude de 420 mètres, en extrême bordure du pic des Singes, but d'une des nombreuses et magnifiques promenades que pouvaient faire les Bougiotes, tant d'adoption que d'origine.

M. C. B...,
39000 Lons-le-Saunier

★

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et d'émotion votre revue depuis sa parution. Il y aurait encore bien des choses à dire sur la présence française, sur nos erreurs et surtout sur les occasions « manquées » dont nous n'avons pas su tirer le meilleur pour tous ceux, Français ou musulmans, qui aimaient l'Algérie. Tant pis ; rien ne peut faire remonter le temps et réparer.

Mais il y a le cas lamentable et actuel de ceux qui ont disparu. J'ai personnellement un cousin et un ami qui, en mai et juin 1962, ont disparu. L'un dans l'Oranais, l'autre près d'El-Achour (Alger). Que fait-on pour les retrouver ?

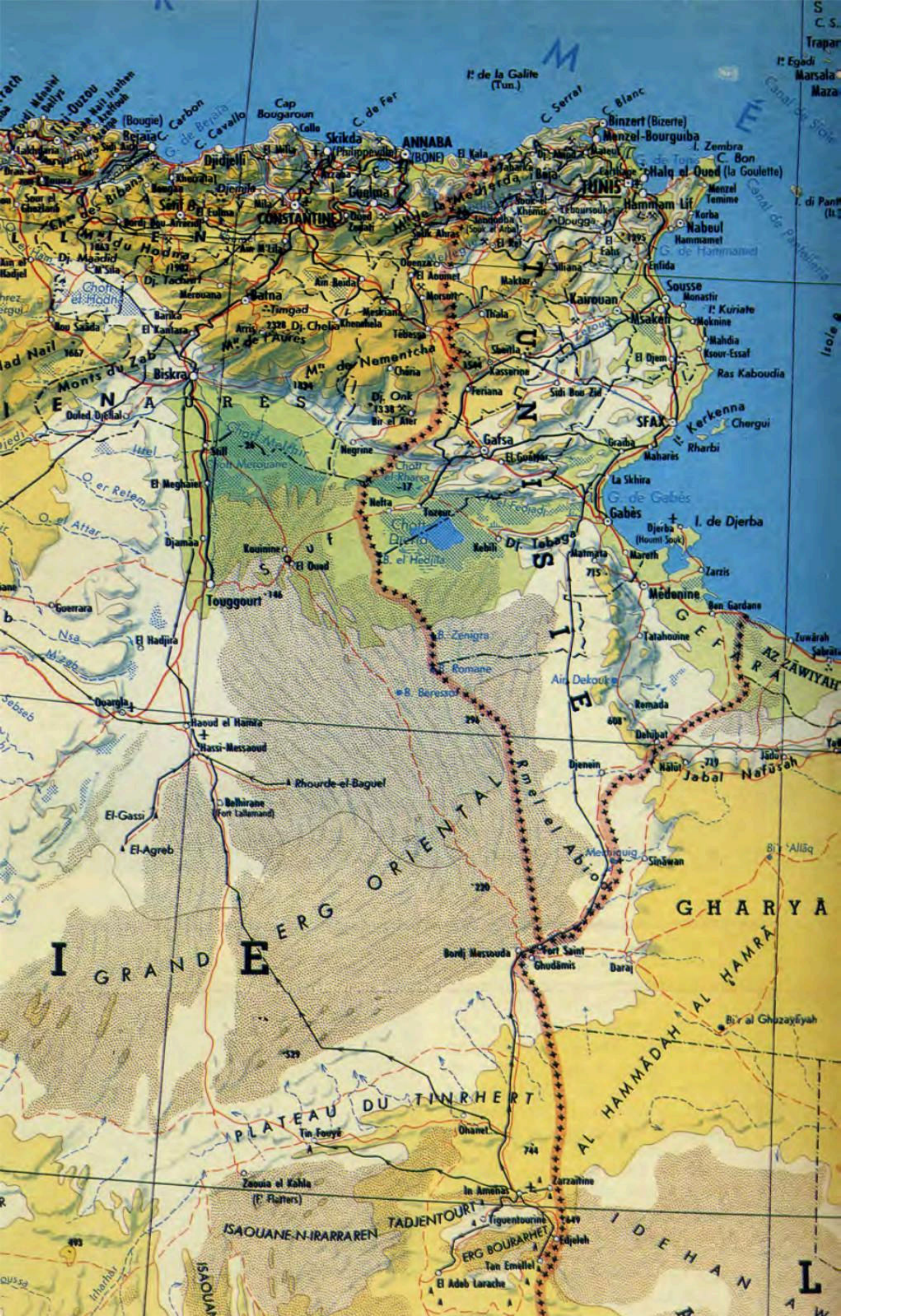
Lors de la venue en France du ministre algérien des Affaires étrangères, la question ne lui a pas été posée « pour ne pas entamer les bonnes relations existant entre son pays et le nôtre ». N'est-ce pas honteux ? N'avons-nous pas, en vertu des accords d'Évian, libéré jusqu'au dernier les prisonniers F.L.N., même s'ils étaient d'atroces assassins ?

Ne ferez-vous rien ? Ne direz-vous rien ? Je ne peux croire que vous passerez sous silence ce douloureux état de choses. Ce devrait être un cas de conscience qui devrait empêcher les Français de vivre tranquilles après « avoir tourné la page ». Je veux espérer qu'au moins vous poserez la question, et que les malheureux parents des disparus sauront qu'ils ne sont pas tout à fait oubliés au fond d'un désespoir qui dure depuis plus de onze ans.

M. A. T..., 83400 Hyères

(à suivre)

Le directeur de la publication : Maurice DUMONCEL – Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris-19e - D.L. C 351



Iᵗ de la Galite (Tun.)
Cap Bougaroun
C. de Fer
C. Serrat
C. Blanc
(Bougie)
C. Carbon
Bejaia
C. Cavallo
Collo
Skikda (Philippeville)
ANNABA (BÔNE)
El Kala
Djidjelli
Binzert (Bizerte)
Menzel-Bourguiba
I. Zembra
C. Bon
Halq el Oued (la Goulette)
TUNIS
Hammam Lif
Menzel Temime
Korba
Nabeul
Hammamet
G. de Hammamet
Enfida
Sousse
Monastir
Iᵉˢ Kuriate
Moknine
Mahdia
Ksour-Essaf
Ras Kaboudia
El Djem
Kairouan
Msaken
Maktar
Siliana
Thala
Sbeitla
Kasserine
Sidi Bou Zid
Feriana
SFAX
Iᵉˢ Kerkenna
Chergui
Rharbi
Graiba
Maharès
Gafsa
El Guettar
La Skhira
G. de Gabès
Gabès
I. de Djerba
Djerba (Houmt Souk)
Zarzis
Mareth
Matmata
Médenine
Ben Gardane
Tatahouine
Remada
Dehibat
Nalut
Jabal Nafūsah
Zuwārah
AZ ZĀWIYAH
Sinãwan
GHARYĀ
AL HAMMĀDAH AL HAMRĀ
Bi'r al Ghuzayyilah
Fort Saint
Ghudāmis
Daraj
Bordj Messouda
Rmel el Abiod
Djenein
Ain Dekouk
Sétif
Djemila
El Eulma
CONSTANTINE
Guelma
Souk Ahras
Ain M'Lila
Ain Beida
Ouenza
El Aouinet
Morsott
Tébessa
Chéria
Dj. Onk
Bir el Ater
Negrine
Khenchela
Batna
Timgad
Mᵗˢ de l'Aurès
Dj. Chelia
Mᵗˢ des Nementcha
Biskra
Monts du Zab
Barika
M'Sila
Dj. Maadid
Bou Saâda
Chott el Hodna
Ouled Djellal
Chott Melrhir
Chott el Rharsa
Chott Djerid
Nefta
Tozeur
Kebili
Dj. Tebaga
El Meghaïer
Djamâa
Kouinine
El Oued
Touggourt
Guerrara
El Hadjira
Ouargla
Haoud el Hamra
Hassi-Messaoud
Rhourde-el-Baguel
Belhirane (Fort Lallemand)
El-Gassi
El-Agreb
B. Zenigra
B. Romane
B. Beresof
GRAND ERG ORIENTAL
PLATEAU DU TINRHERT
Tin Fouyé
Ohanet
Zaouia el Kahla (Fᵗ Flatters)
In Amenas
Zarzaïtine
Tiguentourine
Edjeleh
TADJENTOURT
ERG BOURARHET
Tan Emellel
El Adeb Larache
ISAOUANE-N-IRARRAREN
IDEHAN
Marsala
Canal de Sicile
Canal de Pantelleria

de leurs bastions, les Berbères ont défié tous les envahisseurs

(Suite de la page 13)

îlot relié à la terre ferme par une digue. Aujourd'hui, la pêche au corail n'est plus. Elle a cessé d'être pratiquée depuis la fin du XIXe siècle. Le petit port se consacre à la pêche côtière et conserve un charme prenant avec une église gothique de style normand égarée dans ce coin perdu d'Afrique.

Si l'on considère la faiblesse de la présence française comme un fait acquis dans l'Est algérien, il n'en reste pas moins que cette région n'est nullement laissée à l'abandon. Elle tient sa place dans les plans de développement récents. Indépendamment du complexe hydro-électrique de Kerrata, le plus puissant de l'Algérie, les ressources sont d'ordre minéral avec les phosphates de Tébessa et les mines de fer et de zinc de l'Ouenza reliées par rail à Bône où doit s'édifier un puissant ensemble sidérurgique. Bougie n'est pas oubliée dans l'affaire. Le port constitue un des débouchés du pétrole saharien.

Les Barbares de l'époque romaine

Ces projets de développement ne doivent pas cacher l'autre volet du diptyque. Quitte à se répéter, constatons que la pénétration européenne dans l'Est se limite à des îlots étroitement circonscrits, enchâssés dans des môles puissants, sourdement hostiles, où depuis des temps immémoriaux se concentre le fond même de la population. C'est à partir de ces bastions montagneux et forestiers, la Grande et la Petite Kabylie, les Bibans, l'Aurès, que les Berbères ont défié successivement la domination de Carthage, de Rome, de Byzance, des Arabes et de la France. Il n'est pas sans intérêt de rappeler le soulèvement kabyle de 1871, la fermentation de l'Aurès en 1917. Après les événements de Sétif en 1945, c'est encore dans ces hautes terres de l'Est que la rébellion prendra naissance en 1954-1955 avant de déferler vers l'Algérois et l'Oranie.

On a tout dit sur ces Berbères, ces Barbares de l'époque romaine. Le nom, à lui seul, trahit une mentalité, une volonté de refus et d'indépendance maintenue depuis deux siècles. La géographie, pour commencer, témoigne de cette attitude. Les densités anormales de la Kabylie, qui atteignent 150, voire 250 habitants au km², ne peuvent s'expliquer, comme on a eu l'occasion de le souligner à maintes reprises, que par le repli dans les montagnes des populations des plaines. Les villages de crête, aux maisons entassées, sont encore révélateurs. Les difficultés d'accès, les possibilités de défense montrent bien qu'il s'agit de villages-forteresses. Le droit kabyle lui-même manifeste un souci de défense. Ce sont tous les membres d'un village qui peuvent se substituer à l'acheteur étranger à une famille. Nombre de colons installés sur des terres confisquées après l'insurrection de 1871 ont fait l'expérience de cet acharnement collectif à préserver le patrimoine du village. Les champs seront rachetés un à un. Des prix élevés, le refus de fournir de la main-d'œuvre, constitueront des arguments souvent déterminants.

Est-ce à dire que le Berbère refuse tout en bloc, systématiquement? Non. Les toits de tuiles rondes des maisons trahissent l'influence romaine. Le christianisme a pénétré, dès le IIe siècle, la plupart de ces bastions, en apparence hermétiques. La religion musulmane a fini par s'imposer à son tour. Mais, constamment, les Berbères ont pris leurs distances à l'égard de ces influences. La vigueur des hérésies, le succès du donatisme, en particulier, montrent une volonté de résistance à la Rome officielle.




G. Viollon

◀ Constantine : une rue de la médina, bordée de nombreuses échoppes. A travers un labyrinthe de venelles, les femmes de Constantine trottinent, habillées d'un long voile noir qui leur couvre tout le corps. Aujourd'hui encore, elles portent le deuil du bey Salah, adoré de son peuple, qui mourut en 1792.

Tizi-Hibel, en Grande Kabylie. Avec leur langue, les Kabyles ont conservé encore une législation coutumière. Bien qu'ayant embrassé la religion islamique, ils s'écartent souvent des prescriptions de la loi coranique. La femme est plus libre qu'ailleurs et circule hors de chez elle le visage découvert. ▶



G. Viollon

◀ Sidi-Okba, curieux village des environs de Biskra situé au centre d'une oasis, dont les maisons sont faites de terre séchée. Là est enterré le grand conquérant arabe Okba ben Nafi qui, dans une formidable poussée, atteignit avec ses cavaliers les rivages de l'Atlantique en 681.

Oudinot


Technor/Bloch-Lainé

Le ramassage des olives en Kabylie. Deux arbres assurent l'existence des Kabyles : l'olivier et le figuier. Huile et figues séchées constituent en effet les articles fondamentaux de leur ordinaire. En Kabylie poussent aussi le frêne, qui atteint d'énormes dimensions et est une véritable « prairie aérienne », le chêne à glands doux, qui aide à l'alimentation de l'homme et des animaux, ainsi que le caroubier.

La conversion à l'islam ne s'est pas traduite par une soumission absolue au Coran. La femme berbère ne porte pas le voile. La polygamie reste exceptionnelle et le droit successoral trahit une indiscutable méfiance à l'égard des dispositions coraniques, source d'innombrables chicanes. L'arabisation est, somme toute, restée superficielle. Les peuples berbères ont conservé leurs dialectes, une tradition orale et une foule de coutumes spécifiques.

A l'exception des rudes habitants de l'Aurès, qui associent culture et transhumance avec déplacement du groupe, les Berbères ne sont pas des nomades et restent avant tout des cultivateurs, attachés à l'arbre qui mieux est. En Grande Kabylie, l'olivier et le figuier imposent leur marque. Comme dans la tradition gréco-romaine, les vignes grimpantes montent à l'assaut des troncs. Quant au frêne, son feuillage constitue pour le bétail, suivant une expression heureuse, une « véritable prairie aérienne ». Les petites cultures : céréales, légumes, s'étalent au pied des arbres. Le tabac est loin d'être négligé. Avec l'huile, il constitue la source principale d'argent frais.

La Petite Kabylie offre cependant un tableau moins favorable. Malgré des densités de 70 habitants au km², l'agriculture, restée primitive, se limite à des clairières. C'est la forêt qui fournit le complément des ressources indispensables avec l'élevage du bétail, la farine de gland, le bois de chauffage. Les services forestiers apportent cependant des emplois réguliers avec l'exploitation du bois d'œuvre, de la bruyère et du liège.

En définitive, l'absence quasi totale de la colonisation européenne ne joue pas ici le rôle d'entraînement que l'on constate dans les autres régions du tell, où le cultivateur musulman s'arrache progressivement à ses routines. Compte tenu de la surcharge démographique, ce sont les Berbères, les Kabyles en particulier, qui constituent le gros des effectifs de l'émigration algérienne, qu'il s'agisse de la Casbah d'Alger, du vieux Constantine ou de la métropole. Les mandats envoyés régulièrement au village par les hommes, dont le départ n'est jamais définitif, constituent une source de revenus considérable et indispensable. Au total : des populations fixées à leur sol, attachées à leurs traditions et qui ont su faire avorter les tentatives de pénétration. H

UNE TERRE D'ÉLECTION :



Oran, vu de Santa Cruz. Aujourd'hui deuxième ville d'Algérie, Oran comptait, en 1832, 3 800 habitants dont 750 Européens, 250 musulmans et 2 800 israélites...

L'ALGÉRIE occidentale apparaît comme plus riante, plus ouverte et nettement mieux pénétrée par la colonisation européenne. Si l'on se réfère de nouveau au recensement de 1948, force est de constater que dans le département d'Oran, accru des deux arrondissements du département d'Alger, Orléansville et Miliana, la population européenne, par rapport à la population musulmane, représente près de 20 %. Cette proportion est quatre fois supérieure à celle des régions orientales. Avec Oran, l'Ouest algérien possède encore la seule grande ville où les Européens l'emportent sur les musulmans.

Cette opposition entre les deux grandes moitiés de l'Algérie ne trouve que bien imparfaitement son explication dans les conditions géographiques. Certes, si on retrouve les grandes orientations structurales habituelles, le relief de l'Ouest est, toutefois, plus aéré, mieux dessiné. Les hautes plaines notamment s'épanouissent largement entre les massifs de l'Atlas tellien et de l'Atlas saharien. Dans une certaine mesure, cet avantage paraît compensé par la sécheresse du climat et par une nette tendance à l'aridité. Oran ne reçoit que 400 mm de précipitations et le tell ne recouvre qu'une faible partie des hautes plaines, domaine de l'alfa et de l'élevage extensif des chèvres et des moutons.

Quant à la résistance à la pénétration française, elle a été aussi âpre à l'ouest qu'à l'est. C'est justement dans l'Oranie et dans la moitié occidentale de l'Algérois qu'Abd el-Kader avait établi ses places fortes et ses arsenaux de Sebdou, de Mascara, de Saïda, de Tagdempt et de Boghari. Il fallut deux années de campagne à Bugeaud pour chasser l'émir de son sanctuaire et le refouler vers le sud. Traqué par 17 colonnes, abandonné par les tribus épuisées, Abd el-Kader finira par déposer les armes le 23 décembre 1847.

En réalité, le succès de la colonisation française dérive de la mentalité même des populations. L'Algérie arabisée coïncide avec l'Algérie occidentale où le penchant pour le nomadisme, presque atavique, est resté le plus fort. L'expansion de l'Islam a été l'œuvre des nomades et il y a là un fait de civilisation de la plus haute importance. La répugnance au travail de la terre s'inscrit dans le paysage : médiocrité des techniques, habitat précaire, révocable, à base de simples gourbis, voire de hameaux de tentes. Le droit successoral coranique, d'une effarante complexité, joue en faveur de l'indivision ou de l'appropriation collective. Il contribue à la faible valeur de la terre et décourage tout effort d'amélioration individuel. Sans parler des inévitables confiscations de la conquête, la colonisation a pu se développer dans les zones où régnait le dédain, voire le mépris de la terre.

Du nomadisme arabe, l'ouest de l'Algérie a encore hérité, jusqu'en 1830, d'une absence à peu près totale de villes, à une exception près, Tlemcen. Fondée par les princes berbères de la dynastie zaïanide,

L'ORANIE

La fontaine de la mosquée du Pacha (Djamaa-el-Bach) ▶ à Oran. La mosquée a été construite à la fin du XVIIIe siècle, sous le bey Mohammed el-Kébir, par ordre de Baba Hassan, pacha d'Alger, pour célébrer l'évacuation d'Oran par les Espagnols (1792), avec de l'argent provenant du rachat des esclaves chrétiens.

G. Viollon

elle eut son heure de gloire et de prospérité au Moyen Age, à titre de capitale du Maghreb central et de carrefour commercial. On y échangeait les produits du Soudan et du Sénégal contre le sel et le thé. D'un passé prestigieux, elle a gardé les murailles édifiées par les Almohades au XIIe siècle et la grande mosquée, un des joyaux de l'art musulman, où se retrouve, dans le mirhab, l'influence andalouse. Avec ses médersas, Tlemcen reste une des grandes métropoles religieuses de l'Islam et ses ulémas sont à l'origine de la renaissance du nationalisme algérien.

Dans les hautes plaines

Les ruelles, les impasses, les escaliers trahissent un droit urbain qui ignore l'usage public. Tlemcen reflète encore l'influence arabe dans l'exclusive lancée contre la voiture, le chariot, pourtant d'usage courant à l'époque romaine. La ville musulmane ne peut être qu'à la mesure de l'animal de bât, source de substantiels profits pour le nomade, qui s'en réserve, en quelque sorte, le monopole.

En définitive, l'Oranie apparaît comme la terre d'élection de la colonisation européenne. On y retrouve ses strates habituels avec une décroissance classique d'intensité de la côte vers l'intérieur. Tout d'abord, les noyaux de cultures maraîchères qui s'égrènent en bordure du littoral, en relation avec de petits ports : Cherchell, Ténès, Mostaganem, Arzew. On retrouve des parcelles amoureusement travaillées et un paysage qui n'est pas sans rappeler celui du Comtat avec des haies de roseaux contre les vents du nord. Il s'agit là de terres de hautes densités, où règne la petite propriété exploitée par des familles venues en majorité des Baléares. Par camions ou par bateaux, ces primeurs sont exportées dans l'intérieur ou à destination de la métropole.

Il est ensuite une seconde zone, plus enfoncée dans l'intérieur, qui constitue l'armature solide de l'agriculture européenne : c'est celle de la vigne. Après la crise du phylloxéra en métropole, elle a connu un développement vraiment prodigieux en Oranie, au point de donner à l'Algérie le quatrième vignoble mondial. Tour de force en terre d'Islam où la religion proscrit l'alcool! Le vignoble n'est cependant pas continu et on ne retrouve pas la mer de vignes des plaines du Languedoc. Le vignoble prospère, malgré tout, autour de Mascara, Sidi-Bel-Abbès, Tlemcen et naturellement dans les environs de Mostaganem et d'Oran.

Dans les secteurs dominants, il ne s'agit pas non plus d'une monoculture. Depuis la terrible crise de surproduction de l'entre-deux guerres, la vigne est étroitement associée à quelques plantations industrielles comme le tabac, à des cultures maraîchères et surtout aux agrumes. Si la grande propriété n'est pas absente, les petits vignerons ont réussi à se maintenir. Dans leur immense majorité, ils sont originaires du Languedoc ou d'Espagne. Au total, une production de 15 millions d'hectolitres de vin à fort degré d'alcool, ▶



G. Viollon

◀ Les marchands de brochettes en plein air. On en rencontre dans les rues de toutes les villes d'Algérie, d'Oran à Constantine, dans les quartiers européens et musulmans. Les brochettes sont très appréciées par tous les éléments de la population.

en 1832, l

Tlemcen. A la fin du Moyen Age, la ville était devenue le centre des échanges entre l'Europe et l'intérieur de l'Afrique et aurait compté alors, selon certains historiens, jusqu'à 100 000 habitants. Elle est aujourd'hui la seule ville d'Algérie où subsistent des vestiges de l'époque hispano-maghrébine.

◀ Oran : le port et Santa Cruz. D'après les auteurs arabes, Oran fut fondé en 903 sous le nom d'Ouahran par des marins andalous. Son port, relativement prospère sous la dynastie des Zaïanides de Tlemcen, entretenait alors des relations avec l'Espagne et les autres pays de la Méditerranée.

La partie de dominos. Elle est pour les musulmans ce qu'est la belote pour les Français. Ils jouent aux dominos dans les cafés maures mais aussi sur les trottoirs assis, parfois, sur de simples nattes. Il y a ceux qui jouent et ceux qui regardent. Rares sont les parties de dominos, en effet, qui n'ont pas de spectateurs passionnés.

P. Tetrel

vin de coupage par définition, à laquelle il convient d'ajouter près de 3 millions de quintaux d'agrumes.

Dans les hautes plaines, aux abords de la lisière sud du tell, on trouve la dernière ceinture de colonisation, celle où le blé l'emporte sur la vigne et ne tarde pas à devenir la culture dominante. Les densités n'en diminuent pas moins. Les villages, dominés par des clochers typiquement français, cèdent la place à de grosses fermes isolées au milieu d'un terroir au savant découpage géométrique. Prolongement du Titteri, c'est le Sersou qui constitue le grenier à blé de l'Oranie. Blé dur et orge, en vérité, que leur rusticité relative met à l'abri des gelées de printemps. C'est là que les colons appliquent les techniques du *dry farming* importées des États-Unis et utilisent un matériel hautement évolué, qui ne fait pas de leur exploitation une simple réplique de la ferme française. La moissonneuse-batteuse est apparue en Algérie quinze ans plus tôt qu'en métropole.

La culture des céréales ne se limite pas à une étroite frange des hautes plaines, là où les précipitations sont supérieures à

bey Hassan, ancien cuisinier, se mit sous la protection de la France

Roger-Viollet



G. Viollon

400 mm, le reste étant le domaine de l'alfa et de l'armoise et, par voie de conséquence, le royaume du nomade. On retrouve le blé dans cette vallée du Chélif qui constitue le véritable joyau de l'Oranie. Grâce à l'irrigation, on obtient des rendements de 25 quintaux à l'hectare, les plus belles moissons de l'Algérie, et le blé déborde sur les contreforts de l'Ouarsenis.

L'irrigation et son splendide réseau de canalisations autorisent bien d'autres cultures intensives : vigne, légumes et surtout ces immenses orangeraies qui font de toute la région un véritable éden. C'est au cœur de cette vallée du Chélif qu'apparaît Orléansville, fondée de toutes pièces par Bugeaud en 1843. Détruite de fond en comble par le tremblement de terre de 1954, la ville a été reconstruite de façon extrêmement moderne, avec de larges avenues et des immeubles à arcades.

Orléansville n'est pas la seule création originale de cette Algérie occidentale. Il est d'autres fondations, à commencer par Sidi-Bel-Abbès, déjà célèbre par la légion, ou d'autres bourgades comme Burdeau, Affreville, Changarnier. En fait, la conquête s'est accompagnée d'une refonte complète du système urbain. Celle-ci a concerné la plupart des misérables cités qui végétaient en 1830. Il suffit de nommer Mascara, Mostaganem et même Tlemcen. Promues au rang de chef-lieu de canton ou de sous-préfecture, ces petites agglomérations arborent une allure tranquille, des plus provinciales, avec leurs places où les terrasses des cafés s'abritent à l'ombre de magnifiques platanes.

Mais le cœur de l'Oranie, c'est Oran, la deuxième ville d'Algérie avec près de 400 000 habitants, en majorité européens. Le fait, assez exceptionnel, mérite d'être souligné. Sa fondation remonte au xe siècle et il est vain d'y chercher quelques ruines antiques. Rome n'a pas mordu sur cette partie du Maghreb. Il n'en reste pas moins que l'histoire de ce Ouahran, fondé par des musulmans d'Andalousie, est des plus agitées. Au Moyen Age, c'est la prospérité. Le port sert de débouché à Tlemcen.

Mais un événement clé survient en 1509 avec l'occupation des troupes espagnoles du cardinal Francisco Ximenez de Cisneros. La présence espagnole va durer pratiquement jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, malgré une courte interruption de vingt-cinq ans. C'est en 1792 que se produit l'évacuation. La pression des Arabes, le déclin de l'Espagne, un terrible tremblement de terre qui a dévasté la ville expliquent cet abandon en faveur du bey de Mascara.

Un pur produit de la colonisation

De cette alternance d'influences, force est de reconnaître qu'il ne subsiste pas grand-chose. Oran ne peut avoir la prétention d'être un centre touristique et de soutenir la comparaison avec Alger, Constantine ou Tlemcen. De l'époque arabe, il ne reste que quelques vieilles demeures du « Village nègre », la maison du dernier bey d'Oran et la grande mosquée construite à la fin du XVIIIe siècle. Les influences espagnoles se limitent à l'ancien Rosalcazar, le château neuf, à l'église Saint-Louis profondément remaniée et surtout à la porte d'Espagne, avec son lourd écusson.

En définitive, Oran apparaît comme un des purs produits de la colonisation. En 1832, quand le bey Hassan, ancien cuisinier et ancien marchand de tabac, se mit sous la protection de la France, la ville n'est qu'une misérable bourgade de 4 000 habitants, juifs en grande majorité. On ne compte que 250 musulmans et 750 Européens, des Espagnols pour la plupart. Cent ans plus tard, on se trouve en présence d'une véritable métropole.

L'arrivée par mer provoque, là encore, une surprise. Non que le site ait la puissante beauté d'Alger, même si le djebel Murdjajo et son avancée, le massif de Santa Cruz, qui domine la ville à l'ouest, ne manquent pas d'allure. Mais ce qui surprend, c'est que la ville, contrairement à Alger, ne descende pas jusqu'à la mer. La cité, avec ses buildings, ses gratte-ciel, offre une allure quelque peu sud-américaine et s'étale jusqu'à l'aplomb d'une ▶



Carte de l'Algérie occidentale. Cette région, apparemment plus riante et plus ouverte, a été nettement plus pénétrée par la colonisation européenne que l'Algérie orientale.

Mers el-Kébir, haut lieu chargé d'histoire

falaise haute, âpre, rugueuse, et domine le port artificiel dont la moitié du trafic repose sur l'exportation des vins. C'est par une route creusée au flanc de la falaise que l'on atteint le centre de la ville où l'on respire une atmosphère de pays neuf, fortement teintée d'influence espagnole.

Influence ibérique dans le quartier Saint-Antoine ou dans le faubourg d'Eckmühl, où les descendants d'Espagnols dominent, mêlés à des immigrés de fraîche date. C'est là que les événements de 1936 ont trouvé la plus forte résonance. Influence espagnole encore dans le centre grouillant d'animation : place Foch, la rue d'Isly des Oranais, boulevard Clemenceau ou boulevard Loubet. Contrairement à Alger, la vie nocturne est intense à Oran. Les courses de taureaux y sont en honneur, l'élégance est volontiers agressive et la piété provocante, assortie d'innombrables superstitions. Si l'épidémie de peste de Camus n'a pas laissé de marque dans l'histoire, le pèlerinage de la Vierge au flanc du djebel a gardé toute son intensité, en souvenir de la terrible épidémie de choléra de 1849.

Là encore, ce n'est pas sans mal que se sont effectuées la création de la ville et la mise en valeur de l'immédiat arrière-pays. Oran a sa sebkha et le défrichement de la plaine de la Macta a été un affreux calvaire pour les premiers arrivants. Un petit groupe de colons allemands, primitivement destiné à l'Amérique du Sud, s'est usé sur le sol imprégné de sel, décimé par les fièvres et en butte aux attaques constantes des tribus. De cette aventure, il devait rester une trace. En 1914, on parlait encore allemand dans quelques villages de la banlieue d'Oran. C'est à partir de 1848 que le succès a commencé à se dessiner avec l'arrivée de colons français, et souvent parisiens. Apparaissent alors Kléber, Fleurus, Renan, Saint-Cloud, Arcole...

Un retour offensif

En fait, Oran est double. Ou plutôt le port a sa réplique, indépendante, en vérité, avec la splendide rade de Mers el-Kébir, objet de bien des convoitises et de bien des dominations. Au XIIe siècle, les Almohades de Tlemcen y installent un arsenal dont les Zaïanides héritent trois siècles plus tard. En 1509, l'imposante armada du cardinal Ximenez de Cisneros se rend maîtresse de la place. La présence espagnole durera jusqu'en 1708. Un retour offensif intervient en 1732 et Mers el-Kébir reste espagnol jusqu'en 1792. Les Français ne tardent pas à recueillir l'héritage. Dès le 27 juillet 1830, aussitôt après la prise d'Alger, les équipages du *Dragon*, du *Voltigeur* et de l'*Endymion* s'emparent de la place. La marine française va rester à Mers el-Kébir près de cent trente-cinq ans et, au lendemain de la seconde guerre mondiale, le port est promu au titre de « base atomique ». De cette histoire mouvementée, que restera-t-il, selon toute vraisemblance ? Les immenses catacombes de la base souterraine et la vieille citadelle de Mers el-Kébir, de style hispano-mauresque, admirablement située sur un petit promontoire, au pied du djebel Santon.

Les titres de noblesse de la colonisation dépassent largement le complexe Oran-Mers el-Kébir. Si Nemours, Beni-Saf, restent et resteront de petits ports de pêche, Mostaganem dispute à Oran l'exportation des vins et Arzew doit devenir un grand complexe d'industrie chimique, en liaison avec le gaz naturel du Sahara. H

ÉTRANGE SAHARA...

Photo Max Teboul

Aux abords de Bou-Saada un groupe de touristes juchés sur des chameaux : illusion de l'aventure. *Ci-dessous* : à Touggourt, un panneau inattendu : priorité aux caravanes !



CENT vingt-cinq ans après la conquête, l'immense désert saharien n'apparaît plus comme une étendue stérile, quelque peu métaphysique. Ce n'est plus cette mer inhospitalière qui contribue, suivant la formule heureuse d'Ibn Khaldoun, à l'insularité de l'Afrique du Nord. Avec le Sahara, un hinterland riche de promesses semble s'ouvrir à l'Algérie, à la métropole, voire, au dire de certains, à toute l'Europe occidentale.

Tout d'abord, comment définir ce Sahara ; où commence-t-il, quelles en sont les limites ? Sur ce point, géographes et musulmans sont quelque peu en désaccord. Pour les premiers, le désert commence au débouché méridional de l'Atlas saharien et de l'Aurès, là où les précipitations s'abaissent au-dessous de 200 mm. Il exclut les hautes plaines, les zones de la steppe, régions d'élevage extensif, domaine du mouton, de la chèvre et du dromadaire.

Pour l'Arabe, il n'existe pas de transition. Il y a une opposition fondamentale entre le tell et le Sahara. Celui-ci englobe toutes les zones où l'agriculture devient impossible sans irrigation. On retrouve la conception du nomade pour qui la steppe relève du désert. Il y a là une interprétation qu'on ne peut finalement rejeter

au cœur du Sahara s'élève le splendide massif du Hoggar, royaume des Touareg

a priori, d'autant que le Sahara, en bien des secteurs, « remonte » en direction du nord, au cœur même du Maghreb, ne serait-ce qu'aux confins algéro-marocains. Au cœur de l'Algérie, à moins de 200 kilomètres de la côte, Bou-Saada offre au touriste pressé un avant-goût des oasis sahariennes et l'influence désertique est on ne peut plus sensible dans la cuvette du Hodna, bien avant d'atteindre Biskra.

Au pays de la soif

Il n'en reste pas moins qu'au cœur du XXe siècle, le Sahara continue à faire l'objet d'images préconçues, de clichés faciles. Pour le touriste éventuel, c'est la terre des mirages, de la soif, des dunes de sable, des farouches Touareg, mais aussi de ces compagnies de méharistes où se perpétuent des traditions de romantisme et d'aventure. Au risque de décevoir, il faut bien admettre que le Sahara n'est pas une immense étendue de sable. Les formes de relief y sont des plus variées. S'il est d'imposants rassemblements de dunes — les ergs —, on trouve d'interminables plateaux rocheux, profondément entaillés par les oueds et qui se terminent brutalement par d'énormes falaises. Ce sont les hamadas ou les tassilis. Il y a encore d'infinies plaines caillouteuses, le reg, qui, exception faite de quelques plaques de sable, se prêtent admirablement au passage des véhicules. Certains ont été jusqu'à parler d'autodromes. Les montagnes ne sont pas davantage absentes. Au cœur du Sahara s'élève le splendide massif du Hoggar, qui culmine à près de 3 000 mètres. Plus à l'est se dresse le Tibesti, avec 3 400 mètres. Le volcanisme n'est pas étranger à l'agressivité des formes.

Quitte à répéter une lapalissade, l'originalité spécifique du désert repose sur l'absence de végétation. Si les nuits sont fraîches, en hiver notamment, où le gel n'a rien d'exceptionnel, les journées sont le plus souvent torrides et le thermomètre, à l'ombre, grimpe allégrement à 50 °C et même plus. Les quelques mois d'« hiver » apportent une température supportable, agréable même, comparable à celle d'un beau mois de mai à Paris. Il n'en reste pas moins que les températures moyennes sont de l'ordre de 30 °C.

Il est cependant des déserts froids comme ceux du Turkestan ou de Gobi. C'est finalement la faiblesse et l'extrême irrégularité des précipitations qui constituent le phénomène déterminant. Partout, les précipitations moyennes sont inférieures à 100 mm et peuvent même se réduire à 20 mm dans le Tanezrouft, l'authentique pays de la soif. Encore que des pluies diluviennes, accompagnées d'inondations, puissent succéder à plusieurs années d'une sécheresse absolue. Pour compléter, disons encore que le vent souffle pratiquement en permanence et que des remontées d'air brûlant, le sirocco, déferlent régulièrement sur toute l'Afrique du Nord.

Malgré l'irrégularité et l'insignifiance des pluies, la végétation n'est cependant pas absente du Sahara. Ou plutôt, elle est éphémère. Après chaque violente ondée, un extraordinaire tapis vert peut recouvrir des régions entières, d'une nudité désespérante quelques jours plus tôt. Les graines enfouies dans le sol ont une capacité de résistance stupéfiante et il suffit d'une pluie pour qu'en deux semaines la floraison succède à la germination. Mais bientôt tout est flétri et ne subsistent plus que de maigres buissons de plantes xérophiles ou d'espèces ligneuses que les nomades assimilent cependant à des pâturages.

Quant à la faune, elle n'est pas absente. Il y a tout d'abord des myriades de mouches, une des plaies du désert. Dans les montagnes, dans les zones rocheuses, au Hoggar en particulier, vivent de charmants petits mammifères, les fennecs. Les gerboises, ces souris aux pattes postérieures disproportionnées hantent les nuits du désert. Il faut tenir compte encore de la vipère des sables ou « vipère heurtante », des salamandres et de ces « scinques des boutiques » que l'on vend desséchés dans



D. Camus/Paris-Match

◀ L'heure du thé chez les nomades. Le règne des grandes tribus a pris fin et les nomades ne sont plus que de simples éleveurs mais ils conservent leur fierté et leur indépendance d'hommes réputés libres.

Panne classique dans le ▶ désert : l'ensablement. Le Sahara, aujourd'hui, n'est plus le royaume du seul dromadaire ; cars et voitures le parcourent et l'avion aussi est fréquemment utilisé pour aller d'un point à un autre.

Le temps des grandes caravanes chargées d'or et d'épices est bien fini. Le chameau, aujourd'hui, ne sert plus guère qu'à transporter les ustensiles, les tentes, les provisions et le bois de la tribu. ▼



Baron



D. Camus/Paris-Match

les bazars des oasis. Tous ces animaux mènent une vie nocturne. Ils supportent les ardeurs du jour enfouis dans le sable, à l'ombre de rochers ou perchés dans les branches supérieures des buissons, dans une immobilité qui fait penser à la mort.

En définitive, il n'en existe pas moins une opposition majeure entre les régions d'erg, de hamada, et les oasis. D'un côté, le domaine du nomade, de l'éleveur, de l'autre, celui du sédentaire, du cultivateur. De tout temps, la tache verte de l'oasis qui tranche sur l'ocre de la montagne ou du désert environnant n'a cessé de hanter les imaginations. Il y a là, à n'en pas douter, un havre de paix, de fraîcheur, de richesse. Il faut en rabattre cependant. Bien souvent, l'oasis n'abrite qu'une population d'anciens esclaves, de pauvres agriculteurs ne disposant que de maigres lopins, endettés à l'égard du propriétaire ou de l'usurier.

L'enchantement domine malgré tout. L'oasis est le miracle de l'eau. Celle-ci jaillit de mille façons, sources, puits artésiens, foggaras, ces galeries souterraines aux interminables ramifications. L'eau se répand par mille canaux, baigne le pied des arbres, imprègne les petites parcelles amoureusement cultivées. La végétation apparaît, luxuriante, à trois étages. D'abord, l'immense variété des cultures : légumes, blé, orge, sorgho, coton, tabac, surmontées par les arbres fruitiers : pêchers, cerisiers, orangers, figuiers, en fleurs dès le mois de février. L'ensemble est dominé par la lourde frondaison des palmiers-dattiers.

Les sédentaires de l'oasis se rassemblent en gros villages, qui prennent parfois l'allure d'altières forteresses avec leurs murs en pisé de couleur ocre ou rougeâtre. Certaines agglomérations comme Ouargla, Ghardaïa, s'élèvent au niveau de véritables villes. Les tours graciles des minarets rappellent l'emprise de la religion musulmane. Bien souvent, des murailles crénelées soulignent la menace éventuelle du nomade.

Le nomadisme constitue, en effet, le second volet de la vie saharienne. Là encore, bien des illusions persistent. Le règne des grandes tribus a pris fin avec l'établissement de la paix française. La souveraineté des Touareg appartient au passé. En fait, les nomades ne sont plus que des éleveurs. S'ils conservent leur fierté, leur indépendance d'hommes réputés libres, ils n'en sont pas moins condamnés à d'interminables déplacements sur les marges du désert.

Les groupes, beaucoup moins nombreux que jadis, passent l'hiver dans le Sahara où les troupeaux de moutons, de chèvres, trouvent des « pâturages » revigorés par les pluies. Les hommes se livrent alors à quelques semailles, en bordure du lit d'un oued, qui tiennent souvent de la pure et simple loterie. Sous la tente.

oliviers et cyprès poussent au Tassili des Ajjer, l'une des régions les

les femmes pratiquent des travaux d'artisanat, tissent des tapis. Au printemps, tout le groupe déménage et se dirige, escorté des bêtes, vers les régions plus humides, plus accueillantes, du nord. La migration s'achève sur les hautes plaines, voire dans le tell. Non sans conflits avec les sédentaires, les hommes louent leurs bras au moment de la moisson, laissent paître les troupeaux sur les chaumes, procèdent à la vente des produits de leur artisanat. Avec l'argent frais qu'on a pu ainsi se procurer, on achète du grain, du sel, les produits fabriqués indispensables. A l'automne, la migration recommence en sens inverse.

Ci-contre : **le Hoggar, que les Touareg appellent Atakor N'Ahaggar. Paysage merveilleux et terrifiant, fait de crêtes déchiquetées, découpées en pointes hardies, chaos d'aiguilles et de pitons.** ***A droite :*** **Djanet ou Fort-Charlet, ksar situé au Tassili des Ajjer.**


Naud/Afrique photo

Que devient alors le chameau, que l'on ne peut s'empêcher d'identifier avec le nomade, le désert ? Au risque de décevoir encore une fois, force est de reconnaître que le dromadaire, introduit en Afrique au Moyen Age, n'a rien d'un vaisseau du désert. Il s'agit d'une acclimatation forcée. C'est un animal de la steppe. Il n'est pas particulièrement à l'aise sur le reg. En tant qu'animal de bât, il ne peut porter qu'une charge relativement faible. Il est difficile à monter. Quant à sa sobriété, toute une littérature a contribué à l'exagérer.

Sa bosse n'a rien d'une gigantesque gourde. Si certains animaux des compagnies sahariennes, au cours de la poursuite de rezzous, ont pu passer des journées sans boire et surtout sans manger, il faut bien confesser que ce genre d'exploit coûte cher. Le chameau doit alors refaire ses forces plusieurs mois au pâturage. La grande supériorité du dromadaire sur le cheval repose sur le fait qu'il se contente d'une eau saumâtre ou ferrugineuse dont la plus noble conquête de l'homme ne voudrait pas.

En tout cas, l'ère des grandes caravanes décrites par Fromentin, illustrées par toute l'école de peinture orientale, est révolue. On ne les rencontre plus entre l'Afrique noire et le Maghreb. Les rares déplacements commerciaux n'ont plus qu'une ampleur limitée. Le dromadaire sert aujourd'hui au transport de la tente, des ustensiles, des provisions de la tribu. Sur le plan économique, le camion et l'avion ont éclipsé le chameau.

De fait, moins d'une génération après la « Croisière noire », l'automobile a acquis droit de cité au Sahara et des services réguliers fonctionnent entre le Maghreb et l'Afrique occidentale. Du mois d'octobre au mois de juin, trois pistes sont parcourues par des cars. Tout d'abord celle de l'ouest, d'Alger à Gao, par Colomb-Béchar, Adrar, Bidon V. Malgré et surtout en raison de la traversée de l'austère Tanezrouft, c'est la moins intéressante. La piste centrale offre nettement plus de ressources. Par Ghardaïa, la porte du Sahara, elle traverse El-Goléa, où repose Charles de Foucauld, In-Salah et aborde le Hoggar. De l'ermitage du P. de Foucauld, où un mur a conservé longtemps la trace de la balle fatale, la vue est splendide sur l'imposant massif de l'Atakor, qui culmine à 2 920 mètres avec le Tahat. La piste se poursuit ensuite sur Agadès.

C'est peut-être l'itinéraire oriental qui réserve les impressions les plus inattendues.

Manaut Esquieule



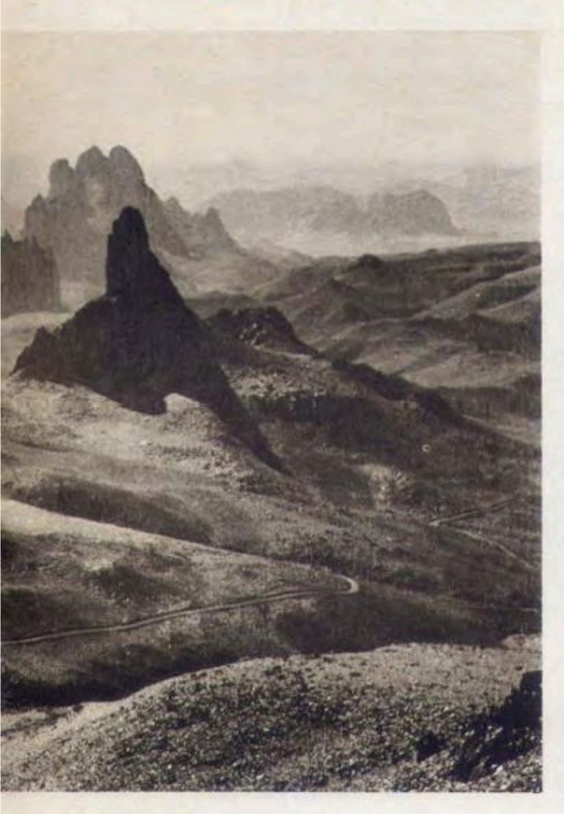
◀ Ouararat, dans le Tassili des Ajjer, région sauvage d'une grande beauté où de petits lacs donnent asile à des poissons, voire à des crocodiles.

Musée d'ethnographie de Zürich



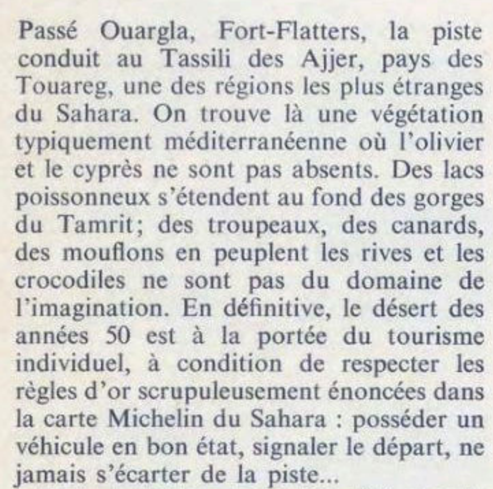
Les Touareg : un peuple ▶ qui a conservé presque intacts ses particularismes. Dès l'époque arabe, les Touareg étaient entrés dans la légende.

plus étranges du Sahara





D. Camus/Paris-Match



Passé Ouargla, Fort-Flatters, la piste conduit au Tassili des Ajjer, pays des Touareg, une des régions les plus étranges du Sahara. On trouve là une végétation typiquement méditerranéenne où l'olivier et le cyprès ne sont pas absents. Des lacs poissonneux s'étendent au fond des gorges du Tamrit; des troupeaux, des canards, des mouflons en peuplent les rives et les crocodiles ne sont pas du domaine de l'imagination. En définitive, le désert des années 50 est à la portée du tourisme individuel, à condition de respecter les règles d'or scrupuleusement énoncées dans la carte Michelin du Sahara : posséder un véhicule en bon état, signaler le départ, ne jamais s'écarter de la piste...

Mais le Sahara, ce n'est déjà plus le dépaysement, l'exotisme, un conservatoire des traditions et des genres de vie. C'est le début d'une aventure, celle du pétrole. Déjà, par la piste de l'est, au sud d'Ouargla, le voyageur aperçoit les torchères d'Hassi-Messaoud. Cette découverte du pétrole met fin à une longue incertitude. Dès 1900, la mise en valeur du Sahara est d'actualité. Longtemps on caresse le projet d'un chemin de fer reliant le Niger au Maghreb. Après bien des discussions, un trajet est retenu aboutissant en Algérie, à Oran, par Colomb-Béchar. Malgré la réalisation d'un prototype de locomotive, le Transsaharien reste dans les cartons.

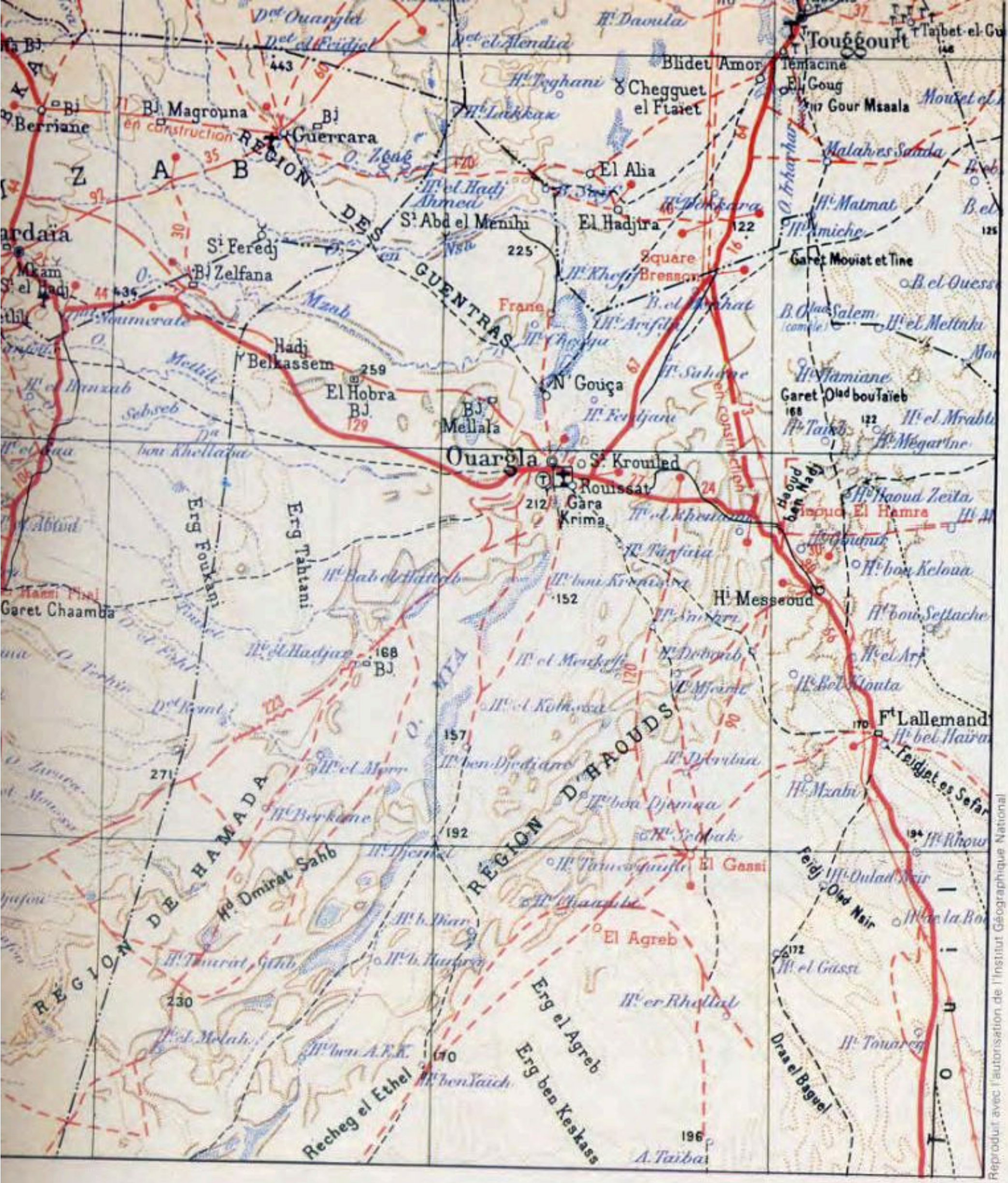


Au début des années 50, on s'interroge encore. On parle d'énormes bassins houillers, de gisements de minerai de fer et surtout de gisements d'uranium. Certains posent la question : le Sahara ne sera-t-il pas la « Ruhr de l'âge atomique » ? C'est finalement le pétrole qui donne la réponse et l'aventure commence en 1952 avec les premiers forages. Deux ans plus tard, le miracle se produit : le gaz jaillit et c'est bientôt la découverte des premiers indices « d'huile » à Edjelé d'abord, près de la frontière avec la Tunisie et la Libye, et ensuite plus au nord, à Hassi-Messaoud, à 80 kilomètres au sud d'Ouargla et à 2 567 kilomètres de Paris. Tout n'est cependant pas réglé pour autant. Il faut encore découvrir de l'eau en plein désert pour assurer le refroidissement des trépans et la vie même des « pétroliers ». Il faut aussi assurer un acheminement régulier de matériel, de denrées, et permettre enfin l'écoulement du brut.

La chance sourit. Des forages effectués dans l'« albien » confirment l'hypothèse des géologues et l'existence d'une énorme nappe d'eau à 1 300 kilomètres qui recueille les infiltrations des pluies dans l'immense cuvette limitée par l'Atlas saharien et le Hoggar. Seul inconvénient, l'eau jaillit à 60 °C et il faut la refroidir. Dès lors, rien ne s'oppose plus à l'édification de deux villes jumelles à Edjelé et à Hassi-Messaoud. L'une et l'autre abritent près de 1 500 personnes dont la moyenne d'âge n'atteint pas trente ans. Les femmes en sont totalement absentes. D'énormes camions ont amené des centaines de petits bungalows aux volets rouges qui offrent l'avantage d'être climatisés. Chaque agglomération comporte sa piscine, sa salle de spectacle, son bureau de poste, ses cafés..., voire ses jardins publics.

Premier départ de l'or noir

Si Maison-Rouge, la cité de la C.R.E.P.S. à Edjelé, est à la mesure d'un décor calciné par le soleil, c'est Maison-Verte, le quartier réservé aux pétroliers de la Compagnie française des pétroles, à Hassi-Messaoud, qui offre le spectacle le plus surprenant. Grâce à l'eau, toute une végétation couvre le sol : arbustes, lauriers-roses, palmiers, eucalyptus. Le pavillon réservé aux visiteurs disparaît dans la verdure et les fleurs. Ces villes d'un nouveau genre constituent des lieux de détente, des oasis, pour les pétroliers qui viennent s'y reposer une semaine par mois, après avoir travaillé huit heures sans discontinuer pendant trois semaines sur les chantiers. ▶



◀ Partie orientale du Sahara. Là a été découvert l'or noir. Proche d'Ouargla se trouve Hassi-Messaoud. Ici, c'est le royaume des pétroliers. Plus à l'ouest se trouve le Mzab, composé de sept villes dont les plus récentes sont Berriane et Guerrara et la plus importante Ghardaïa.

Sahara : richesse commune ou algérienne ?

dans l'air glacial de la nuit ou par la chaleur suffocante du jour.

Si les pionniers réussissent à faire pousser quelques légumes, le ravitaillement, les pièces de rechange, le matériel indispensable arrivent par la voie des airs. Tous les jours, que ce soit à Edjelé ou à Hassi-Messaoud, un Breguet deux-ponts se pose régulièrement. Ce sont les bonbonnes de vin, les caisses de bière et, naturellement, le courrier qui sont attendus avec le plus d'impatience. Les matériels les plus lourds et surtout, ô ironie! le fuel indispensable au fonctionnement d'Hassi-Messaoud arrivent par la piste goudronnée. Les compagnies ont affrété plusieurs camions dont certains conducteurs ont déjà parcouru plus d'un million de kilomètres.

Quant à l'écoulement du pétrole, il n'a pas été résolu sans peine. La production de la zone de Fort-Polignac, qui englobe Edjelé, Zarzaïtine, Djanet, est dirigée par pipe-line sur La Skhira, près de Gabès en Tunisie. Le brut d'Hassi-Messaoud connaît un autre cheminement. Il s'accumule tout d'abord dans quatre réservoirs énormes d'une capacité de 10 000 m³. Avant l'achèvement d'un pipe-line à destination de Bougie, promue au rang de port d'exportation à destination de la métropole, le pétrole gagne Touggourt par une canalisation provisoire et atteint ensuite la côte par wagons-citernes à Philippeville. Le premier départ d'or noir a lieu le 7 janvier 1958.

Le développement de la production est, en tout cas, extrêmement rapide. Négligeable en 1955, elle atteint 8 700 000 tonnes en 1960 et plus de 14 millions l'année suivante. Les réserves évaluées au début à 300 millions de tonnes dépassent bientôt le milliard. Mais le pétrole ne se limite pas à Edjelé et à Hassi-Messaoud. Le gaz d'Hassi-R'Mel, dont la puissance apparaît rapidement fantastique, constitue le troisième volet du miracle. Un gazoduc en assure le transport jusqu'à Alger et Arzew, où il doit alimenter un complexe pétrochimique. L'évacuation du gaz à destination de l'Europe se heurte, cependant, à de sérieuses difficultés. On n'écarte pas l'idée d'un gazoduc sous-marin, tout en expérimentant des navires transporteurs de gaz liquéfié.

En définitive, le pétrole constitue un élément entièrement nouveau dans le tableau économique de l'Algérie des années 50. Jusqu'en 1955, en effet, la situation du pays est typiquement coloniale. En marge de l'énorme secteur musulman confiné dans ses archaïsmes, l'élément dynamique de l'économie est aux mains des Européens et concerne essentiellement des productions de complément pour la métropole : vins, agrumes, minerais, phosphates, exportés en France en échange de produits fabriqués. Indépendamment d'une infrastructure valable : ports, voies ferrées (4 000 km), routes (8 500 km), l'Algérie ne possède que peu de sources d'énergie et une industrie embryonnaire limitée à quelques ateliers de transformation ou de réparation.

A la croisée des chemins

Dans le cadre d'une véritable inflation démographique, génératrice de sous-emploi et d'une poussée urbaine difficilement contrôlable, cette situation n'est naturellement pas étrangère à la crise de 1954. Sous la pression des événements, un tableau différent s'esquisse alors. La lutte est menée à la fois sur les plans militaire et économique, qu'il s'agisse des efforts menés sous la IVᵉ République ou du plan de Constantine. Des résultats non négligeables sont obtenus en quelques années. Alors que la production agricole continue à évoluer au rythme des conditions climatiques, la production industrielle augmente de 50 %. Des industries mécaniques de transformation apparaissent, génératrices d'emplois. Le bâtiment double presque sa production. Le pétrole survient alors, à point nommé, pour résoudre le problème de l'énergie et jeter les bases d'une industrie chimique. L'Algérie commence à acquérir une relative autonomie sans que pour autant les problèmes de fond soient vraiment réglés.

En définitive, l'Algérie apparaît à la croisée des chemins et le démarrage économique contribue à attiser les passions. Pour les nationalistes, le pétrole et l'industrialisation sont les gages certains d'une indépendance authentique. Pour les partisans de l'intégration, l'Algérie et son hinterland, le Sahara, constituent la chance de la France, voire de l'Europe, appelées à bénéficier des ressources et du potentiel d'un pays neuf; pour certains même : une « nouvelle Sibérie». H

Philippe MASSON



277. Petites filles kabyles. – 278. Le marché de Marnia, petite ville d'Oranie. – 279. Jeunes femmes revenant de la corvée de bois. – 280. Jeune femme algérienne. – 281. Le sommet de l'Ouarsenis. – 282. Femmes touareg trayant une chamelle. – 283. L'église de Marceau, aimable petite ville située près du djebel El-Gourine, dans la région d'Orléansville. – 284. 14 juillet 1960. – 285. Canrobert : la rue principale, un jour de marché. – 286. Le monument aux morts à Alger. – 287. Troupeau de chameaux dans les hauts plateaux au sud de Tébessa. – 288. Le Djurdjura.

LES MEILLEURES PHOTOS EN DIAPOSITIVES



289. Fête populaire à Djanet, une des plus belles oasis du Sahara. – 290. Paysage de Grande Kabylie. – 291. La Madrague, plage très fréquentée des environs d'Alger. – 292. Les environs de Sétif. – 293. Kerzaz : une caravane qui transportait du sel s'est arrêtée. – 294. Cimetière targui au Tassili des Ajjer. – 295. Fête rituelle chez les Gwana. – 296. Battage du blé en Petite Kabylie. – 297. « Pâturages » au Hoggar. – 298. Alger, vu du boulevard Bru. – 299. Nomades à Tindouf, aux confins du Maroc, du Rio de Oro et de la Mauritanie. – 300. Beni-Isguen.

Les albums n°s 24 et 25 complètent la collection de diapositives que nous avons proposée aux lecteurs de notre hebdomadaire.
Ils seront adressés à nos abonnés en un seul envoi au début du mois de février 1974.
Les commandes pour la série complète des vingt-cinq albums peuvent être adressées jusqu'au 29 avril 1974 au **Service Diapositives Guerre d'Algérie, 170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75680 PARIS CEDEX 14.** Nos lecteurs trouveront *(ci-contre à droite)*, pour leurs commandes, les tarifs et les conditions de règlement. Enfin, nous précisons qu'il ne nous est pas possible de faire exécuter des tirages à part pour les documents publiés mais non repris dans nos albums. Cependant, nous ferons suivre aux propriétaires des photos les demandes éventuelles de nos correspondants qui souhaiteraient les obtenir.

La série de 12 diapositives : 12 F.

Abonnement 1 an (144 diapositives en 12 albums) : 120 F.

Abonnement 2 ans (288 diapositives en 24 albums) : 230 F.

(La première série, encore disponible au prix de 10 F, est hors abonnement.)

Règlement exclusivement à la commande par chèque bancaire, chèque postal (C.C.P. Historia Magazine - Paris 2778-70), mandat, etc.

170 *bis*, bd du Montparnasse, 75680 PARIS Cedex 14.

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial. Dépôt légal 1er trim. 1974. – N° d'imp. C. 70.
Librairie Jules Tallandier, Paris N° 2108. – Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL. – **N° 381 - 11 février 1974.**



Au bas de la Casbah, dans la rue N'Fissa, se trouve le petit cimetière musulman dit « cimetière des Princesses ». Là reposent les filles du dey Hassan pacha, Fatma et N'Fissa.

J.-L. Normand